

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Arlette Michel
Colette Becker
Mariane Bury

Littérature française du XIXe siècle

1556933

810

140

Littérature française
du XIX^e siècle

Autres titres

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)
de Jean-François Bédier - Paris, L'Armand, 1978

L

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)
de Jean-François Bédier - Paris, L'Armand, 1978

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)
de Jean-François Bédier - Paris, L'Armand, 1978

PATRICK BERTHIAU

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)
de Jean-François Bédier - Paris, L'Armand, 1978

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

Le roman de la vieillesse dans la littérature française (1870-1910)

98

802
61674



DES MÊMES AUTEURS

Arlette Michel

Le mariage chez Honoré de Balzac. Amour et féminisme, Belles Lettres, 1978.
Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, Garnier-Flammarion, 1979.
P.-S. Ballanche, *Le vieillard et le jeune homme*, Garnier, 1981.

Colette Becker

Zola en toutes lettres, Bordas, 1990.
Lire le réalisme et le naturalisme, Dunod, 1992.
Les apprentissages de Zola, PUF, 1993.

Patrick Berthier

Le cas Guillemin, Gallimard, 1979.
Le théâtre au XIX^e siècle, PUF, « Que sais-je ? », 1986.
Mérimée, *Colomba*, Gallimard, « Foliothèque », 1992.

Mariane Bury

La poétique de Maupassant (à paraître en 1993).

Dominique Millet

Anima et la sagesse. Pour une poétique comparée de l'exégèse claudélienne, Lethielleux-P. Zech, 1990.

Ce volume a été réalisé sous la direction d'Arlette Michel avec la collaboration de :

Patrick Berthier, p. 1-86 et 315-324.
Mariane Bury, p. 87-224.
Colette Becker, p. 225-314.
Dominique Millet, p. 324-456.



Collection
premier
Cycle

1556933

820

NC

Littérature française du XIX^e siècle

ARLETTE MICHEL

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

COLETTE BECKER

Professeur à l'Université de Picardie

PATRICK BERTHIER

Assistant à l'Université de Paris-Sorbonne

MARIANE BURY

A.T.E.R. à l'Université de Paris-Sorbonne

DOMINIQUE MILLET

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

Presses
Universitaires
de France



Ce volume a été réalisé sous la direction d'Arlette Michel avec la collaboration de :

Patrick Berthier, p. 1-86 et 315-324

Mariane Bury, p. 87-224

Colette Becker, p. 225-314

Dominique Millet, p. 324-456

Dr. Berthier - Bury - Becker - Millet



ISBN 2 13 045488 7

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1993, mai

© Presses Universitaires de France, 1993
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

Avant-propos, xvii

PREMIÈRE PARTIE

1800-1830

APPROCHES DU ROMANTISME

1 - Idéologies et sensibilités nouvelles entre 1800 et 1830, 5

AU LENDEMAIN DES LUMIÈRES, 6

Des idéologues aux doctrinaires, 7

Les idéologues, 7 ; *Les doctrinaires*, 8.

Du monarchisme chrétien aux illuminismes, 9

Les théocrates : Bonald, de Maistre, 9 ; *Le catholicisme libéral : Ballanche, Lamennais*, 10 ; *Les illuministes*, 11.

Science et utopie, 11

La curiosité pour la science, 11 ; *Les utopistes : Fourier, Saint-Simon*, 12.

L'INDIVIDUALISME EN LITTÉRATURE, 13

Senancour, ou le regard sur soi et l'ennui, 14

Vie obscure, œuvre méconnue, 14 ; *Senancour romancier : inaction et contemplation*, 15.

Benjamin Constant, ou l'autobiographe masqué, 17

Un homme public : la carrière politique, 17 ; *Les écrits intimes*, 18 ; *« Adolphe »*, 18 ; *Les rééditions d'« Obermann » et d'« Adolphe »*, 21

2 - Mme de Staël et Chateaubriand, 23

NAPOLÉON ET LES ÉCRIVAINS, 23

MME DE STAËL, 25

L'animatrice du groupe de Coppet, 26

La romancière, 27

« Delphine », 27 ; *« Corinne »*, 27.

L'essayiste, 29

« De la littérature », 30 ; *« De l'Allemagne »*, 32.



CHATEAUBRIAND JUSQU'EN 1830, 32

L'auteur du *Génie du christianisme*, 33

Enfance et jeunesse, 33 ; « *Essai sur les révolutions* », 33 ;
« *Atala* », 34 ; « *René* », 34 ; Le « *Génie du christianisme* », 34 ;
« *Les Martyrs* », 35.

Le voyageur et l'historien, 36

L'« *Itinéraire de Paris à Jérusalem* », 36 ; Œuvres politique, 37.

Le ministre et le mémorialiste, 37

La carrière politique, 37 ; *L'opposition à Napoléon*, 38 ; *Le diplomate*, 38.
Première genèse des « Mémoires d'outre-tombe », 39.

3 – A l'époque des *Méditations*, 43

LA PRISE DE PAROLE, 44

Naissance de la presse moderne, 44

Chansons, pamphlets, libelles, 46

Courier, 46 ; *Béranger*, 47.

LE TOURNANT DE LA POÉSIE, 47

Avant 1820, 47

La poésie sous l'Empire, 47 ; *Ossian*, 48.

1820 : où est la nouveauté ?, 49

Deux préludes à Lamartine, 49 ; *Révélation de Chénier*, 49 ; *Débuts de Marceline Desbordes-Valmore*, 50 ; *Les premières « Méditations poétiques »*, 51 ; *La jeunesse de Lamartine*, 51 ; *Les thèmes du recueil : lyrisme et spiritualisme*, 51.

Richesse poétique de la décennie 1820-1830, 54

Lamartine jusqu'en 1830, 55 ; « *Nouvelles Méditations* », 55 ; *Les « Harmonies »*, 56.

Les « Poèmes » de Vigny, 56 ; *La jeunesse de Vigny*, 56 ; *Editions des « Poèmes »*, 57.

Victor Hugo, des « Odes » aux « Orientales », 59 ; *Enfance et jeunesse*, 59 ; *Les « Odes »*, 60 ; *Les « Odes et ballades »*, 60 ; « *Les Orientales* », 61.

4 – En attendant *Hernani* : écoles, projets et manifestes, 63

SALONS, CÉNACLES ET REVUES, 64

Politique et littérature, 65

Tendances et goûts : vogue du roman historique, 66

Naissance de la science historique, 66 ; *L'influence de Scott*, 66 ; *Romans historiques de Hugo, Vigny, Mérimée, Balzac*, 67.

La presse romantique, 68

« *Le Conservateur littéraire* », 68 ; « *La Muse française* », 70 ; « *Le Globe* », 70.

- Les salons : Nodier, Hugo, 70
Delécluze, 70 ; *Nodier à l'Arsenal*, 71 ; *Le cénacle hugolien*, 72.
- LE THÉÂTRE EN RÉVOLUTION, 73
- Persistance et timide évolution des genres classiques depuis 1800, 73
La tragédie : Soumet, Lebrun, Lemerrier, 73 ; *La comédie : Scribe, Picard, Etienne, Bonjour, Delavigne*, 75.
- Le débat sur l'inspiration étrangère, 76
Stendhal et son « Racine et Shakespeare », 76 ; *Le « Théâtre de Clara Gazul » de Mérimée*, 77.
- Le débat sur les formes. La Préface de « Cromwell », 78
Sur scène : les premiers essais, 80
Dumas, 80 ; *Delavigne*, 81 ; *Hugo*, 81.
- Réalité du Romantisme : le cas du mélodrame, 82
Avant 1820 : Pixérécourt, 83 ; *Après 1820 : Frédéric Lemaître*, 83.
- CONCLUSION : LENTEUR DE L'AVÈNEMENT DU ROMANTISME EN FRANCE, 85

DEUXIÈME PARTIE

1830-1848

LE ROMANTISME FRANÇAIS

- INTRODUCTION : D'UNE RÉVOLUTION A L'AUTRE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET, 87
- SITUATION POLITIQUE ET SOCIALE : L'ÉVOLUTION DU RÉGIME ET L'OPPOSITION INTELLECTUELLE, 87
- NAISSANCE ET RÔLE DE LA PRESSE MODERNE, 90
- MOUVEMENT DES IDÉES ET ÉPANOUISSEMENT DU ROMANTISME, 91

1 - L'effervescence théâtrale, 95

- INTRODUCTION : AMBITIONS ET DÉSILLUSIONS D'UN THÉÂTRE MILITANT, 95
- LE DRAME ROMANTIQUE, 96
- Ambitions du drame ; autopsie d'un échec, 96
Les grandes œuvres, 99
Dumas, 99 ; *Vigny*, 100 ; *Hugo*, 101
- LE THÉÂTRE HORS DU THÉÂTRE DE MUSSET, 103
- Un cas particulier du drame romantique : « Lorenzaccio »*, 104 ; *Les comédies de Musset : double postulation du tragique et de la fantaisie*, 106 ; *Trois paradoxales comédies*, 107.

2 - Le sacre du poète, 111

INTRODUCTION : LE POÈTE DANS L'HISTOIRE ?, 111

Un lyrisme lié aux événements de 1830, 111

L'ode « A Némésis » de Lamartine, 111 ; L'ode « A la jeune France » de Victor Hugo, 112.

Une bohème turbulente, 113

LES GRANDES VOIX POÉTIQUES, 114

Victor Hugo et la fonction du poète, 114

Alfred de Vigny et la solitude du poète, 119

Le lyrisme personnel d'Alfred de Musset, 122

DU LYRISME A L'ÉPOPÉE, 126

Edgar Quinet, 126

Le grand projet de Lamartine, 127

Alexandre Soumet, 130

CULTE DE L'ART ET LYRISME INTIME, 130

La distance ironique de Théophile Gautier, 130

L'épure romantique : Marceline Desbordes-Valmore, 132

3 - L'épanouissement de la prose, 135

L'AVÈNEMENT DU ROMAN, 135

Du roman historique au roman des réalités, 136

« Le Dernier Chouan » de Balzac, 137 ; « Notre-Dame de Paris » de Hugo, 138.

Stendhal : le naturel, la grâce et le réel, 139

« Le Rouge et le Noir », 140 ; « Lucien Leuwen », 143 ; « La Chartreuse de Parme », 144 ; De la morale à la poétique, 147.

Balzac et le roman total, 149

Les ambitions de Balzac et le rôle du roman, 150 ; « La Comédie humaine », 152 ; Une poétique romanesque, 158.

George Sand ou l'idéalisme romanesque, 161

Les œuvres de la protestation, 161 ; Les romans de l'apaisement, 163 ; Idéalisme et art du conte, 165.

RÉCITS COURTS ET ROMANS : FANTASTIQUE ET EXOTISME, 167

Charles Nodier, 167

Théophile Gautier, 168

Le fantastique, 169 ; Exotisme et dépaysement, 170 ; « Le Roman de la momie » et « Le Capitaine Fracasse », 170.

Prosper Mérimée, 171

Originalité du fantastique, 172 ; Exotisme et violence, 173.

4 – Développement d'une littérature « industrielle », 175

LE ROMAN-FEUILLETON, 175

Qu'est-ce qu'un roman-feuilleton ?, 175

Alexandre Dumas, 177

Eugène Sue, 178

UNE LITTÉRATURE BOURGEOISE A USAGE INTERNE ?, 180

La littérature enfantine, 180

Le mélodrame, 181

Comédies et vaudevilles, 182

5 – Comment on écrit l'histoire, 185

INTRODUCTION : LE RENOUVEAU HISTORIQUE, 185

L'HISTOIRE NARRATIVE, 187

Augustin Thierry ou les prestiges de la narration vivante, 187

Thiers et la narration réaliste, 188

L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, 189

Guizot, le professeur et le savant, 189

Alexis de Tocqueville, philosophe et sociologue de la démocratie, 190

Edgar Quinet, philosophe et poète de l'histoire, 191

L'HISTOIRE ENCYCLOPÉDIQUE : L'ŒUVRE DE MICHELET, 192

6 – Le Romantisme et ses critiques, 197

INTRODUCTION : DU JAILLISSEMENT POLEMIQUE A LA CONSTITUTION D'UN GENRE,
L'ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE, 197

CRITIQUE DRAMATIQUE ET CRITIQUE D'ART, 198

Les feuilletons dramatiques de Janin et Gautier, 198

La critique d'art dans la revue *L'Artiste*, 200

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE, 200

Les critiques moralisateurs du *Journal des débats*, 201

La critique explicative de Villemain, 202

L'éclectisme de la *Revue des Deux Mondes* ; la découverte des litté-
ratures étrangères, 202

Jean-Jacques Ampère, 203 ; *Gustave Planche*, l'« exécuter des hautes
œuvres », 203 ; *Charles-Augustin Sainte-Beuve*, 204.

LA CRITIQUE DES CRÉATEURS, 207

7 – Des religions pour l'avenir ?, 211

LITTÉRATURE ET POLITIQUE : DES PHILOSOPHIES ET DES UTOPIES SOCIALES, 211

Les saint-simoniens, 211

Les fouriéristes, 213

Proudhon et l'idéalisme humanitaire, 214

LITTÉRATURE ET RELIGION : LE RENOUVEAU CATHOLIQUE, 214

L'évolution de Lamennais, 214

Lacordaire ou le retour à la théologie, 216

LITTÉRATURE ET SCIENCE : VERS UNE FOI NOUVELLE, 217

Conclusion :

LA FIN DE LA MONARCHIE DE JUILLET, 219

UNE SOMME DU ROMANTISME : les *Mémoires d'outre-tombe*, 221

TROISIÈME PARTIE

1848-1884

DU ROMANTISME A LA MODERNITÉ

POURQUOI 1848-1884 ?, 226

Facteurs historiques, sociaux et culturels, 228

Le développement des sciences et de leurs applications technologiques, 229 ;
Le mythe du progrès, 232 ; « *L'Avenir de la science* », 232 ; *Vulgarisation scientifique, cours et conférences*, 233 ; *Développement de la presse et du livre à bon marché*, 235 ; *Le statut de l'écrivain*, 237.

1 - Philosophie, critique et histoire, 239

LE POSITIVISME ET SON INFLUENCE, 239

Auguste Comte, 239

Emile Littré, 240

Claude Bernard, 241

LA CRITIQUE, 242

La critique littéraire, 242

Sainte-Beuve, 242

Hippolyte Taine, 243

La méthode tainienne, 244.

La critique artistique, 245

Les *Salons* de Zola, 245

Huysmans, *L'Art moderne*, 247

L'HISTOIRE, 248

Ernest Renan, 248

« *Vie de Jésus* », 249 ; « *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* », 250.

Fustel de Coulanges, 250

Jules Michelet, 251

« *L'Amour* », 252.

2 - Roman et récit court, 255

LA PERSISTANCE DES FORMES TRADITIONNELLES DU ROMAN, 257

Le roman populiste, 258

Le roman d'analyse, sentimental et personnel. Fromentin, 258

Dominique, 259.

Le roman populaire. *Les Misérables*, 259

Le roman d'aventures et la littérature du voyage, 261

Jules Verne ou « Si la science m'était contée », 262

Arthur Joseph de Gobineau, 263

Pierre Loti, 264

Le roman-feuilleton. Ponson du Terrail, 264

Le « roman honnête » ou « roman de la vertu », 265

Jules Sandeau, 266

Octave Feuillet, 266

EMERGENCE D'UN ROMAN NOUVEAU, 267

Le mouvement réaliste, 268

Courbet, un des initiateurs du mouvement, 269

Champfleury, 269

Le réalisme, 270.

Duranty, 271

Flaubert, 273

Le maître du roman réaliste, 275 ; *La vie*, « une réalité qui se défait », 277 ; *L'ennui d'Emma*, 277 ; *Le premier des écrivains modernes*, 278 ; *Un livre sur rien*, 278 ; *La description*, 279 ; *Une encyclopédie de la bêtise humaine*, 280.

Vers le Naturalisme : Edmond et Jules de Goncourt, 281

Des « raconteurs du présent », 283 ; *Des romanciers misogynes*, 285 ; *Une nouvelle forme de roman*, 285 ; *L'écriture artiste ou impressionniste*, 286 ; *Deux jugements sur l'écriture artiste*, 287.

Le Naturalisme : Zola et le groupe de Médan, 288

Emile Zola, 293

Les années d'apprentissage, 293 ; *Le journaliste*, 294 ; *Le romancier*, 295 ; *Un roman moderne adapté à l'époque*, 295 ; *Les « Rougon-Macquart »*, 296 ; *L'histoire « naturelle » d'une famille*, 297 ; *L'histoire sociale de l'époque*, 300 ; « *Germinal* », 301 ; *La modernité de Zola*, 302 ; *Le saut dans les étoiles*, 303 ; *Une vision épique*, 303.

Le groupe de Médan, 305

Paul Alexis, 305

Henry Céard, 305

Léon Hennique, 306

Joris-Karl Huysmans, 306

Alphonse Daudet, 307

Jules Vallès, 309

Guy de Maupassant, 310

3 - La Poésie, 315

Victor Hugo poète après 1848, 315

Le poète politique : les « Châtiments », 316 ; *Le poète lyrique* : « Les Contemplations », 317 ; *Le poète épique et métaphysique* : « Dieu », « La Fin de Satan », « La Légende des siècles », 320

« FLAMBOYANTES CHIMÈRES », 324

Gérard de Nerval, 325

Le rêve et la vie réelle : un destin tragique, 325 ; *L'univers poétique nervalien*, 327 ; « Sylvie », 327 ; « Les Chimères », 330 ; « Aurélia », 331 ; *L'art de Nerval*, 332.

Théophile Gautier, 333

L'écrivain par excellence, 333 ; *Gautier théoricien*, 334 ; *La poétique plasticienne de Gautier*, 335 ; *Le triomphe de la forme*, 338.

Charles Baudelaire, 338

« L'inguérissable misère d'une destinée », 338 ; Un « sortilège poétique » : « Les Fleurs du mal », 340 ; « Spleen et Idéal » : la dichotomie douloureuse, 340 ; *La Beauté vénéneuse*, 344 ; *La quête du tout autre*, 345 ; *L'art de Baudelaire*, 346 ; « Correspondances » : symboles et synesthésies, 347 ; *Le « miracle d'une prose poétique »* : les « Petits Poèmes en prose », 349.

LE PARNASSE, 351

Leconte de Lisle, 353

Théodore de Banville, 355

François Coppée, 355

René Sully Prudhomme, 355

Catulle Mendès, 356

Louis Ménard, 356

José-Maria de Hérédia, 357

La fin du Parnasse, 357

Et hors du Parnasse, 358

CONCLUSION, 359

QUATRIÈME PARTIE

1884-1900

« FIN DE SIÈCLE »

INTRODUCTION, 361

LA DÉCADENCE, 363

LE SYMBOLISME, 364

1 – La Poésie, 371

FANTAISIES, NÉVROSES, PAYSAGES D'ÂME, 372

Charles Cros, 372

Tristan Corbière, 373

Maurice Rollinat, 374

Germain Nouveau, 375

Albert Samain, 376

ILLUMINATIONS, DÉLIRES, BLASPHEMES, 377

Isidore Ducasse Lautréamont, 377

Jean-Arthur Rimbaud, 378

Présence et absence : une destinée mystérieuse, 378 ; Le premier Rimbaud : les « Poésies », 379 ; Le « carnet d'un damné » : « Une Saison en Enfer », 380 ; La poésie à l'état pur : « Illuminations », 384.

LE « RÉNOVATEUR DU SENTIMENT POÉTIQUE, CRÉATEUR DE SON VERBE ET DE SON VERS », 386

Paul Verlaine, 386

La figure du « poète maudit », 386 ; Les premiers recueils, 387 ; Les « Romances sans paroles » et l'esthétique verlainienne, 391 ; « Sagesse », 392 ; « Jadis et Naguère » ; Les derniers recueils, 394.

« L'EXÉCUTANT ADMIRABLE ET THÉORICIEN LE PLUS SAGACE » DU SYMBOLISME, 397

Stéphane Mallarmé, 397

Une vie sans pittoresque, 397 ; L'esthétique symboliste de Mallarmé : les « Poésies », 398 ; La quête désespérée de l'idée : « Igitur », « Un coup de dés... », 403 ; La prose de Mallarmé, 403.

LAFORGUE ET LES SYMBOLISTES « MINEURS », 405

Jules Laforgue, 405

SYMBOLISTES ET « VERS-LIBRISTES », 409

Gustave Kahn, 409 ; Stuart Merrill et Francis Vielé-Griffin, 410 ; La « seconde génération symboliste », Paul Fort, 410 ; Le Symbolisme à l'Académie, Henri de Régnier, 412

CONCLUSION : LA RÉACTION ROMANE, 413

2 – Les autres genres et leurs équivoques, 415

UN NOUVEL IDÉAL LITTÉRAIRE : LE POÈME EN PROSE, 416

LA PROSE CRITIQUE, 420

LE THÉÂTRE : FORMES TRADITIONNELLES ET TENTATION POÉTIQUE, 421

Les formes traditionnelles, 421

Le théâtre naturaliste, 422

Le théâtre symboliste, 422

Autres formes dramatiques : l'émergence du drame claudélien, 427

3 - Du Romantisme et du Naturalisme au roman « surnaturaliste », 431

ENTRE ROMANTISME ET IDÉALISME, 432

Jules Barbey d'Aurevilly, 432

Auguste Villiers de l'Isle-Adam, 437

AVATARS DE LA PROSE : LE ROMAN ET SES VARIATIONS, 440

La toile de fond ; les formes traditionnelles, 440

Formes mixtes, 442

Le « roman symboliste », 442 ; Le roman libertin et vénéneux, 444 ; La fascination pour le sacré, 445.

L' « IDÉAL DE RÉALISME SURNATUREL », 446

Joris-Karl Huysmans, 446

La rupture : « A Rebours », 447 ; Le « réalisme surnaturel », 449.

Léon Bloy, 451

Les deux « romans » bloyens : « Le Désespéré » et « La Femme pauvre », 452.

CONCLUSION, 455

Bibliographie, 457

Chronologie, 461

Index des noms de personnes, 481

Index des titres, 489

Avant-propos

A près de cent ans de distance, nous nous tournons vers le XIX^e siècle pour y trouver nos racines.

Ce manuel n'a pas d'autre projet que de rendre vivantes des œuvres qui nous parlent d'un monde riche, bouleversé, tendu : c'est déjà le nôtre. Engagées dans l'histoire âprement, riches d'une prodigieuse mémoire culturelle, les grandes œuvres littéraires du XIX^e siècle nous aident à nous situer dans le monde moderne qu'elles ont contribué à façonner dans sa recherche de la vérité et de la beauté. Elles l'ont souvent prophétisé. Elles nous apprennent et la fidélité et le nécessaire esprit de liberté, d'arrachement que toutes elles ont manifesté, parfois dans l'élan de l'enthousiasme et de l'amour, parfois dans la rudesse de la révolte et du désespoir.

Nous avons distribué en quatre périodes notre présentation de la littérature française du XIX^e siècle : 1800-1830 ; 1830-1848 ; 1848-1884 ; 1884-1900. Nous ne donnons évidemment pas de valeur absolue aux deux dates qui servent de frontière au XIX^e siècle : 1800, 1900. Mieux vaudrait dire que le siècle commence en 1799 avec le coup d'Etat du 18 Brumaire qui porte au Consulat Bonaparte et, pourquoi pas ? avec la naissance de Balzac. On peut aussi bien dire qu'il s'ouvre en 1802 avec la naissance de Victor Hugo dont la vie et l'œuvre, jusqu'en 1885, s'identifient avec le siècle, avec, en 1802 encore, la parution du Génie du christianisme de Chateaubriand dont l'esprit rend possible l'épanouissement du Romantisme.

Le XIX^e siècle naît des séquelles de la Révolution française. La première génération littéraire de ce siècle, celle de Benjamin Constant, Senancour,

Mme de Staël, Chateaubriand, vécut sa jeunesse pendant la Révolution : ces écrivains ont une très vive conscience d'avoir été formés par l'« ancien monde » et d'inaugurer un monde nouveau. Quant à la génération des écrivains qui atteignent la maturité en 1820 et en 1830, Nodier, Lamartine, Stendhal, Balzac, Vigny, Hugo, Musset, ils en portent le fécond souvenir. Ce souvenir provoque chez les Romantiques une conscience toute nouvelle de la pesée de l'histoire sur les destinées individuelles et collectives : de là, avec la renaissance du genre historique, le goût du roman historique et, bientôt, du roman des réalités sociales ; plus généralement, le désir de chercher une nouvelle adaptation de la littérature au monde contemporain : elle appelle une remise en cause de tous les genres littéraires.

Cette difficile transition entre le siècle des Lumières et le Romantisme s'opère d'abord sous la contrainte impériale : les grandes voix de la protestation, celles de Mme de Staël, de Chateaubriand en particulier, cherchent un langage nouveau pour dire la nouveauté des temps. Sous la Restauration, le Romantisme qui, en Angleterre et en Allemagne, a déjà produit ses chefs-d'œuvre, s'invente dans un fécond dialogue avec les souvenirs du néo-classicisme du XVIII^e siècle finissant : le Lamartine de 1820 est ici exemplaire, mais aussi Stendhal.

Les dates de 1830 et 1848 reçoivent de l'histoire une très précise justification. L'épanouissement du Romantisme se développe entre deux fractures politiques dont il porte les signes avant-coureurs et dont il subit les répercussions. Ainsi 1830 est-il marqué par les trois journées révolutionnaires de Juillet qui mettent fin à la Restauration, introduisent la Monarchie de Juillet et aussi par les éclats d'un Romantisme qui cherche à s'imposer en prenant les allures d'une révolution culturelle : il prétend se définir comme l'émergence de la liberté dans l'art — « le libéralisme en littérature », disait Hugo. De là le prodigieux épanouissement créateur de tous les genres littéraires entre 1830 et 1848.

Le théâtre est le premier qui travaille à son renouvellement : entre théâtre d'avant-garde et théâtre populaire, le drame romantique se cherche. Les poètes font l'essai de tous leurs pouvoirs : jeu verbal, recherche d'une poésie de l'intimité et du quotidien, écriture picturale, grand lyrisme oratoire ou passionné, poésie visionnaire : Hugo, Vigny, Musset ont tout exploré, renouvelant l'expression de la beauté dans son lien avec l'émotion et avec l'expérience du sacré. Les romanciers, sans rompre avec la tradition qui faisait du roman le lieu des aventures héroïques du sentiment, cherchent un langage susceptible de tirer de

l'imaginaire une représentation véridique du monde social. Stendhal, Sand, Balzac, en même temps qu'ils créent leurs effets de réel, présentent une mise en question et parfois une radicale critique de la société de leur temps.

La Révolution de 1848 suivie du coup d'Etat du 2 Décembre 1851 et la proclamation du Second Empire marque la fin des grands élans romantiques. Au milieu du siècle les hommes de lettres vivent le temps des bilans du Romantisme. Baudelaire, Nerval, Flaubert sont exemplaires à ce titre : du Romantisme où ils se sont nourris ils tirent notre modernité. Pendant l'époque romantique, les conquêtes de la bourgeoisie se sont soldées par des combats perdus pour la liberté ; l'ambition des écrivains et des artistes avait été de renouveler la double attache de la société et de l'individu à l'histoire et au sacré ; le développement des sciences et des techniques est allé de pair avec la montée du positivisme. Ces expériences conduisent les écrivains de la deuxième moitié du siècle à des choix radicaux.

Les uns opposent l'Art à la politique et à la science, le déclarent indépendant de la morale et, mettant leur foi dans la seule Beauté, l'esthétique leur tient lieu de métaphysique et de religion. Baudelaire est ici le grand initiateur ; cette démarche est essentiellement celle des poètes : elle conduit à Rimbaud et Verlaine. Les grands maîtres du récit, « Réalistes » puis « Naturalistes », prennent dans une très large mesure le parti opposé : ils visent d'abord la représentation du réel — même si, comme Flaubert ou Maupassant, ils placent très haut la quête de la Beauté. Le Naturalisme lui-même qui, chez Zola, peut apparaître comme le développement du positivisme scientifique en littérature, trouve ses plus belles réussites dans le recours à l'imaginaire épique ou visionnaire.

Et la fin de siècle ? Elle est inaugurée en 1884 : cette date ne trouve pas sa justification dans l'histoire politique mais bien dans la seule histoire de la littérature, de la pensée et des arts. En 1884, Huysmans qui jusque-là s'était inféodé au Naturalisme fait sécession : revendiquant l'héritage de Baudelaire, il choisit la voie du « surnaturalisme ». Décadence et Symbolisme qui se développent dans les dernières années du siècle expriment le rejet violent du positivisme : la tentation du scepticisme et du pessimisme absolus, la fascination du dolorisme pour les Décadents, le retour à un Idéalisme pur et douloureux chez Villiers de l'Isle-Adam et surtout Mallarmé en sont les marques éminentes. La protestation contre le positivisme explique, dans le même temps, la résurgence d'un catholicisme passionné et souffrant, comme en témoignent Huysmans et Bloy.

Le XIX^e siècle s'achève-t-il en 1900 ? Non : la date est de convention. Le XIX^e siècle, bien plutôt, s'achève en 1897 avec la tourmente de l'affaire Dreyfus. Le XX^e siècle est du reste déjà commencé ! Le Tête d'or de Claudel date de 1890 ; Gide publie Les Nourritures terrestres en 1897...

Pour donner tout leur accent, toute leur originalité aux quatre périodes du XIX^e siècle que nous avons dessinées, chacune a été traitée par un auteur différent qui a choisi sa méthode d'exposition et de présentation.

Tous ont proposé des textes pour illustrer leurs analyses : l'essentiel est de donner envie de lire ! Ils ont aussi suggéré des « conseils de lecture » qui permettent de soutenir l'étude : aussi la bibliographie, en fin de volume, ne contient-elle que des ouvrages généraux.

Une chronologie portant mention des événements historiques, scientifiques, artistiques, littéraires complète les informations fournies dans les chapitres (parfois sous forme de tableaux) et en assure une présentation synthétique.

La table analytique qui introduit l'ouvrage est à dessein très développée : avec les deux index qui l'achèvent elle facilitera les recherches de lecteurs curieux de ce siècle si foisonnant.

PREMIÈRE PARTIE
1800-1830
Approches du Romantisme

La période qui s'étend du début du XIX^e siècle jusqu'à 1830 est marquée par des contrastes à la fois politiques et culturels. En effet, non seulement, en histoire comme en littérature et en art, se manifeste constamment une double tendance à l'essoufflement et au renouveau, mais encore il n'y a pas toujours convergence entre ces différents domaines de la vie française : souvent l'histoire dort pendant que la littérature se réveille, ou inversement. C'est ainsi que, sous l'Empire, période historique dense, le mouvement de la production intellectuelle paraît, à certains égards du moins, en retrait, voire en sommeil ; en revanche, sous la Restauration, régime pourtant marqué par un retour politique en arrière, par un repli de plus en plus frileux sur des idées révolues, la création en peinture, en poésie, au théâtre, se fait de plus en plus audacieuse et novatrice. Un des aspects les plus intéressants de l'étude de cette période est de se faire une idée nette d'un tel contraste, des raisons qui l'expliquent, et de ses effets à court et à long terme sur l'évolution de la nation française.

La production littéraire est soumise à bien des influences : s'il peut sembler d'abord, en effet, que seuls le talent ou le génie individuel de l'auteur soient en cause dans l'écriture — que le résultat soit, d'ailleurs, un chef-d'œuvre ou un livre du second rayon —, on s'aperçoit vite qu'en réalité de nombreux facteurs extérieurs jouent un rôle central dans l'activité créatrice : conditions économiques, sévérité ou indulgence de la censure, existence de groupes intellectuels, constitués non seulement d'écrivains mais aussi d'artistes ou de philosophes, et susceptibles d'orienter une tendance dominante, tout cela doit être examiné par quiconque veut comprendre la physiologie littéraire d'une année, d'une décennie ou d'un siècle.

Durant la période 1800-1830, le facteur économique n'est pas encore aussi déterminant qu'il le deviendra sous la Monarchie de Juillet et plus tard dans le XIX^e siècle ; cependant, le premier essor de la presse, déjà décisif pour l'expression de la pensée et sa communication au plus grand nombre, est au moins autant dû aux progrès techniques de l'imprimerie qu'au bouillonnement des idées politiques sous la Restauration.

La censure, elle, ne dépend pas du progrès industriel mais du degré de tolérance des gouvernements face à ce qui conteste leur légitimité, ou leur paraît de nature à la menacer. Durant le premier tiers du siècle, on peut dire en première analyse qu'à une période de très fort contrôle de la production des idées (l'Empire) succède un temps de liberté réelle, favorable à l'éclosion des nouveautés politiques et littéraires ; certes, l'affaiblissement du régime, dans les dernières années précédant 1830, et l'audace corrélativement grandissante des opposants ont amené le roi Charles X à durcir son attitude, et c'est même son refus de tout dialogue qui déclencha la révolution par laquelle il fut balayé ; mais, globalement, les années 1815-1830 furent, en France, incomparablement plus inventives que les quinze précédentes, au cours desquelles seules quelques fortes individualités étaient parvenues à s'exprimer à leur guise, fût-ce hors de portée géographique de toute répression.

Le contraste est grand, à cet égard, entre l'Empire, durant lequel peu de groupes de pensée parvinrent à se développer ou à se maintenir — nous le verrons en parlant des Idéologues —, et la période suivante, au cours de laquelle se multiplièrent salons, cénacles, journaux et revues, toutes manifestations essentiellement collectives, à travers la richesse et les rivalités desquelles se manifesta l'inventivité même du premier romantisme.

Cette inventivité ne doit pas seulement son développement à l'amélioration des libertés d'expression, mais aussi à la volonté d'un certain nombre d'écrivains de secouer l'édifice poussiéreux d'une littérature essoufflée (et c'est également vrai dans le domaine de la peinture).

Vers 1800, la plupart des genres traditionnels sont moribonds, comme nous le verrons en étudiant l'évolution de chacun d'entre eux. La poésie se cantonne, à peu de choses près, dans la versification didactique ou descriptive : non seulement le poète parle une langue usée, artificielle, mais la bergerie ou la pastorale font mièvre figure quand le canon impérial tonne aux quatre coins de l'Europe.

Le théâtre, déjà fatigué à l'époque où Voltaire tentait de demeurer fidèle, en s'imaginant les renouveler, aux idéaux de Racine, a traversé la Révolution sans en recevoir aucun rajeunissement formel : ce qui se joue, en fait de nouveauté, à la Comédie-Française, ferait croire que ni Marivaux ni Beaumarchais n'ont jamais existé. Les romanciers, quant à eux, hésitent entre l'imitation du roman noir anglais et la mondanité sentimentale ; là aussi, les grands modèles des quarante dernières années — le Rousseau de *La Nouvelle Héloïse*, Laclos, Sade le maudit — n'ont pas trouvé suiveurs. Partout l'on attend le vent nouveau.

Au sortir d'une longue décennie de terribles troubles, les Français cultivés cherchent un équivalent de l'énergie militaire, sur laquelle le nouveau souverain a choisi d'asseoir le renouveau national, dans le monde des idées et de l'art ; plus d'un, ne l'y trouvant pas, se laisse envahir par un malaise qu'on appellera bientôt le « mal du siècle », et qui signifie l'attente, la demande d'une ouverture encore inaperçue. Après Waterloo, lorsqu'il sera devenu clair que l'époque n'est plus à l'éclat des armes, mais à la réussite économique et à l'enrichissement individuel, le désir de revivifier la littérature (et les arts, et la pensée) ne pourra que croître chez tous ceux qui y verront le seul moyen de lutter contre la progression du matérialisme ambiant. C'est ce qui explique le nombre et la variété des écoles spirituelles plus ou moins utopistes durant toutes ces années de formation du mouvement romantique. A travers le « vague » où se complaît le René de Combourg, derrière les brumes de la vallée d'Obermann, plus tard sous les espérances d'un Saint-Simon ou d'un Ballanche se cachent des inquiétudes apparentées : tous, écrivains, penseurs, théoriciens, cherchent à deviner ce que peut devenir la France d'après 89.

Le renouvellement des formes littéraires n'est que la partie visible d'un énorme remous qui travaille la pâte sociale depuis la chute de l'Ancien Régime. Si en effet la révolution radicale d'un Robespierre a échoué, son rêve d'égalité et de liberté a laissé des traces durables dans la nation. Jusqu'en 1830 et même après, la littérature est en recherche parce que toutes les forces profondes du pays le sont aussi. De même que, sous l'immobilité politique imposée par les gouvernants, s'agite l'espérance démocratique, de même sous le vieux vernis des genres morts court le craquellement des écoles nouvelles. Il nous appartient de comprendre comment, sur un fond usé, encombré de poésies mortes et de tragédies exsangues, s'est dessiné peu à peu un nouveau paysage épique, lyrique, dramatique, romanesque — une nouvelle France littéraire.

L'histoire de ce pays est jalonnée de faits et gestes qui ont marqué son destin.
 Depuis son indépendance, elle a connu des moments de gloire et de tristesse.
 Ses dirigeants ont travaillé pour le bien-être de son peuple, mais aussi pour sa prospérité.
 Le développement économique a été une priorité, tout comme l'éducation et la santé.
 Aujourd'hui, ce pays se présente comme une nation moderne et ouverte sur le monde.
 Ses citoyens jouissent d'une liberté d'expression et de conscience.
 Le système judiciaire est indépendant et fonctionne dans le respect de la loi.
 Les élections sont libres et régulières, permettant à la population de choisir ses représentants.
 Le dialogue social est encouragé, et les conflits sont résolus pacifiquement.
 Le pays a fait de la coopération internationale un pilier de sa politique étrangère.
 Il participe activement aux organisations régionales et mondiales.
 Ses relations avec ses voisins sont basées sur le respect mutuel et la confiance.
 Le développement durable est au cœur de ses préoccupations actuelles.
 L'environnement est protégé, et les ressources naturelles sont gérées de manière responsable.
 L'égalité des sexes est promue, et les droits de l'homme sont garantis.
 Le pays continue de progresser, et son avenir est plein de perspectives.
 Ses citoyens sont fiers de leur nation et de ses réalisations.
 Ils travaillent ensemble pour construire un avenir meilleur et plus prospère.
 Le pays est une source d'inspiration pour d'autres nations en développement.
 Ses succès sont le fruit de la détermination et de l'engagement de ses dirigeants et de son peuple.
 Le monde entier peut apprendre de son exemple et de son parcours.
 Le pays est une nation modèle, et son développement est un exemple à suivre.
 Ses valeurs et ses principes sont universels et méritent d'être reconnus.
 Le pays est une fierté pour ses citoyens et pour le monde entier.
 Son avenir est radieux, et son destin est entre leurs mains.
 Ils continueront de travailler dur pour atteindre leurs objectifs et réaliser leurs rêves.
 Le pays est une nation dynamique et innovante, prête à relever tous les défis.
 Ses citoyens sont ambitieux et déterminés à faire progresser leur nation.
 Le pays est une source de fierté et de confiance pour ses citoyens.
 Son développement est un exemple à suivre et à imiter.
 Le pays est une nation moderne et ouverte sur le monde.
 Ses citoyens jouissent d'une liberté d'expression et de conscience.
 Le système judiciaire est indépendant et fonctionne dans le respect de la loi.
 Les élections sont libres et régulières, permettant à la population de choisir ses représentants.
 Le dialogue social est encouragé, et les conflits sont résolus pacifiquement.
 Le pays a fait de la coopération internationale un pilier de sa politique étrangère.
 Il participe activement aux organisations régionales et mondiales.
 Ses relations avec ses voisins sont basées sur le respect mutuel et la confiance.
 Le développement durable est au cœur de ses préoccupations actuelles.
 L'environnement est protégé, et les ressources naturelles sont gérées de manière responsable.
 L'égalité des sexes est promue, et les droits de l'homme sont garantis.
 Le pays continue de progresser, et son avenir est plein de perspectives.
 Ses citoyens sont fiers de leur nation et de ses réalisations.
 Ils travaillent ensemble pour construire un avenir meilleur et plus prospère.
 Le pays est une source d'inspiration pour d'autres nations en développement.
 Ses succès sont le fruit de la détermination et de l'engagement de ses dirigeants et de son peuple.
 Le monde entier peut apprendre de son exemple et de son parcours.
 Le pays est une nation modèle, et son développement est un exemple à suivre.
 Ses valeurs et ses principes sont universels et méritent d'être reconnus.
 Le pays est une fierté pour ses citoyens et pour le monde entier.
 Son avenir est radieux, et son destin est entre leurs mains.
 Ils continueront de travailler dur pour atteindre leurs objectifs et réaliser leurs rêves.
 Le pays est une nation dynamique et innovante, prête à relever tous les défis.
 Ses citoyens sont ambitieux et déterminés à faire progresser leur nation.
 Le pays est une source de fierté et de confiance pour ses citoyens.
 Son développement est un exemple à suivre et à imiter.

1. Idéologies et sensibilités nouvelles entre 1800 et 1830

Que la production littéraire, en ce premier tiers de siècle comme à toute époque, dépende du mouvement des idées en général, c'est particulièrement évident pour des écrivains-penseurs tels que Chateaubriand ou Mme de Staël ; mais le spiritualisme lyrique des *Méditations* de Lamartine, ou les analyses historiques qui sous-tendent la *Préface de « Cromwell »*, ne se comprennent, eux aussi, que si l'on considère sur quel terrain ils se sont développés. Il est donc indispensable de prendre conscience d'abord de l'effervescence étonnamment diverse qui agite les esprits durant toute cette première période.

L'approche peut être menée, d'une part, en dégagant les phénomènes collectifs ; d'autre part, en examinant quelques individus témoins. L'époque, en effet, est partagée entre une tendance à la formation de groupes, et une forte tendance à l'individualisme — si forte qu'on y a vu une des composantes mêmes du romantisme. Ce qu'on appelle ici « groupes » peut revêtir des figures variées : solidarité intellectuelle entre savants de disciplines différentes, mais qui partagent la même philosophie ; amitiés littéraires ou morales autour d'idées nouvelles ou anciennes brandies comme autant de drapeaux ; écoles de pensée nées d'une intense admiration pour un théoricien considéré comme père fondateur (le saint-simonisme)... Il en va de même de ce que l'on appelle « individualisme » : l'intérêt que prennent pour eux-mêmes un certain nombre de créateurs littéraires n'a rien d'indifférencié ; l'amour de la solitude chez Senancour n'a pas la même couleur que chez Benjamin Constant, davantage mêlé aux remous du monde. Il convient donc, d'une

part, de jeter un regard aussi exhaustif que possible sur toutes les tendances de pensée issues du XVIII^e siècle finissant, et, d'autre part, de broser le portrait de deux auteurs représentatifs de l'individualisme des années 1800.

Au lendemain des Lumières

Le deuxième tiers du XVIII^e siècle avait vu le bouleversement de la plupart des repères intellectuels, moraux et religieux. Le principe du gouvernement absolu, apanage de la monarchie française de droit divin, avait été mis en discussion aussi bien par Montesquieu dans *L'Esprit des lois* (1755) que par Rousseau dans *Le Contrat social* (1761). Durant la même période, les rédacteurs de l'*Encyclopédie*, sous la houlette de Diderot, avaient ajouté à cette remise en cause politique la critique des religions révélées ; tout un réseau européen de correspondants animé par Voltaire cherchait même, en « écrasant l'Infâme », à mettre un terme à un ensemble de superstitions présentées comme éventuellement dangereuses — seul le croyant Rousseau n'avait pas voulu les suivre sur ce terrain, et avait subi pour cela leur persécution. Les éclaboussements de cette agitation avaient atteint la littérature : Beaumarchais, dans ses pièces, remettait en question la hiérarchie sociale, et s'il savait le faire par le comique, n'en était-il pas plus virulent contre l'ordre établi ? Sans parler des romanciers du scandale, Choderlos de Laclos ou Sade, sous la plume desquels la morale officielle se trouvait ouvertement battue en brèche.

Là-dessus était survenue la Révolution — celle de 1789-1791, peut-être la plus profonde par son retentissement en profondeur : relativisation du pouvoir et du prestige du souverain, ascension des puissances d'argent, mise en place de la persécution antireligieuse ; les demandes principales d'un Voltaire sont satisfaites, et même la suite des événements — l'échec de Robespierre en 1794 — dut contenter son ombre : il eût été le premier mari qu'un véritable républicanisme l'empotât en France.

Mais pour ceux qui ont traversé vivants la tourmente, il s'agit de savoir, concrètement, sur quelles valeurs reconstruire un horizon. De 1794 à 1799, la Convention thermidorienne puis le Directoire ont été ballottés par des coups d'Etat incessants, dont le dernier, celui du

18 Brumaire, a consacré la domination d'un opportuniste d'envergure, vite enclin à tenter de se concilier les diverses forces vives de la nation, et notamment ses forces intellectuelles, qu'il a tout intérêt à compter dans son camp. Cette pression exercée par Bonaparte explique certainement en partie et le nombre et la diversité des tendances philosophiques et littéraires qui se font jour sous son règne, et dont le mouvement se poursuit bien avant dans le XIX^e siècle. C'est pourquoi il était utile d'opérer un bref retour historique en arrière avant d'énumérer les principales d'entre elles. En effet tous ces mouvements d'idées prennent place, pourrait-on dire, *entre* l'histoire et la littérature : l'histoire les explique, et eux permettent de comprendre l'évolution littéraire. Chateaubriand, dont il sera question au chapitre suivant, fournit le meilleur exemple de cet ordonnancement des choses : issu de l'Ancien Régime, il a observé la Révolution, et se rêve empereur des lettres ; de la sorte, il est à la fois, et le plus naturellement du monde, écrivain et politicien. Il en est de même, à des échelles moins impressionnantes, de la quasi-totalité des intellectuels de son temps. Les uns continuent de se fier aux mérites du matérialisme, ou en tout cas de la critique des religions ; les autres, au contraire, pratiquent un spiritualisme plus ou moins militant ; d'autres, enfin, se tournent vers la science ou les utopies — deux autres sortes de « croyance ».

Des Idéologues aux Doctrinaires

Le groupe intellectuel qui, sous l'Empire, demeure le plus proche de l'esprit des Lumières, ce sont les Idéologues. Le mot, à cette époque, n'a pas le sens, souvent péjoratif, que nous lui donnons aujourd'hui ; il est seulement synonyme, à peu près, de « philosophes », mais en un sens assez vaste puisque, sous cette appellation, se trouvent réunis des savants de multiples disciplines, unis entre eux par la même tendance rationaliste et matérialiste inaugurée, avant 1789, par Condorcet, Condillac, d'Holbach, Helvétius. Les principaux d'entre eux sont :

- l'historien et orientaliste Volney (1757-1820) ; après avoir condamné le despotisme et le fanatisme dans son essai de 1791 *Des ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*, il se consacre sous l'Empire à l'enseignement de l'histoire (à l'École Normale Supérieure), et pose les premiers éléments d'une pra-

- tique critique de cette science encore à naître (*Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, 1808-1814) ;
- deux grands médecins, Bichat (1771-1802) et Cabanis (1757-1808). Tous les deux croient en la nature physiologique de la pensée comme émanation du cerveau, et considèrent la morale (étude des mœurs) comme « une branche de l'histoire naturelle » (Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1803) dans laquelle la religion n'a que faire ;
 - le philosophe Destutt de Tracy (1754-1836) ; d'une façon plus théorique mais dans le même esprit, il rattache à la physiologie tous les aspects de la vie humaine, et en particulier la morale.

Même si des nuances importantes séparent les systèmes de pensée de ces hommes, tous ont en commun la préoccupation de fonder scientifiquement l'étude de l'être humain. A ce titre, ce sont des pionniers.

Vers la fin de l'Empire, et sous la Restauration, ils sont relayés par des hommes que l'on peut considérer à la fois comme leurs continuateurs et comme leurs critiques : les Doctrinaires. Quoique eux non plus ne fussent pas constitués formellement en un groupe, l'orateur et universitaire Royer-Collard (1763-1845) passe pour leur « chef » : nommé professeur de philosophie à la Sorbonne en 1811, il fut, sous Louis XVIII et Charles X, un parlementaire écouté. Initialement disciple de Condillac, il tendit bientôt à montrer les limites de son sensualisme (selon lequel toutes les manifestations de l'esprit viendraient matériellement des sensations), et promut une philosophie spiritualiste a-religieuse, laïque. Plusieurs de ses disciples ou collègues suivirent des évolutions proches de la sienne : en philosophie Victor Cousin (1792-1867), fondateur de l'éclectisme, et son disciple Jouffroy (1796-1842) cherchent pour l'esprit moderne de nouveaux dogmes, non plus révélés mais construits par la raison ; en histoire Guizot (1787-1874), le futur ministre de Louis-Philippe, et en littérature Villemain (1790-1870) soulèvent, comme Cousin, l'enthousiasme de leurs auditeurs de la Sorbonne, et leur enseignement à la fois rationaliste et enflammé influence des générations entières. S'ils s'écartent de ce que la position de la plupart des Idéologues avait de systématiquement matérialiste, ils leur restent fidèles par leur désir de fonder hors de toute foi incontrôlable la connaissance de l'homme et de sa destinée ; à ce titre, leur influence sur la production intellectuelle, et notamment littéraire, de l'époque de la Restauration, fut considérable.

Du monarchisme chrétien aux illuminismes

Si les Idéologues, et même les Doctrinaires, peuvent apparaître, par la confiance qu'ils accordent à la raison, comme les héritiers intellectuels de la Révolution, c'est au contraire en ennemis radicaux de cette destructrice de la religion que se posent des penseurs comme Joseph de Maistre, Louis de Bonald et — avec de fortes nuances — Lamennais. Moins radicaux qu'eux, d'autres philosophes (Ballanche, Maine de Biran), ou d'autres groupes intellectuels (les illuministes), témoignent également de la force du spiritualisme et de la recherche religieuse.

Louis de Bonald (1754-1840) a rapporté d'émigration sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* (1796) et une solide hostilité envers tous les philosophes du XVIII^e siècle ; continuateur de Bossuet, il affirme comme lui la réalité du providentialisme en histoire. Tout étant voulu par Dieu, c'est à Dieu que l'homme doit les institutions sociales ou politiques, dont la meilleure est évidemment la plus religieuse : la royauté catholique — ce qu'à l'époque on appelait l'union du Trône et de l'Autel. Le roi est le père de la nation ; la famille, le mariage indissoluble, la propriété sont les fondements de la stabilité et toute atteinte à cette forte hiérarchisation (le suffrage universel, par exemple) est diabolique. La Restauration paraît à Bonald un juste retour des choses, et ses écrits de cette période le montrent évidemment ancré dans ses convictions « ultra » (*Recherches philosophiques*, 1818). Il n'est pas difficile de voir tout ce qui, de ses idées, est passé dans les théories réactionnaires d'un Balzac.

Joseph de Maistre (1753-1821), écrivain plus brillant que Bonald, vécut beaucoup à l'étranger, notamment en Russie, où il publia l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1810), et qui lui fournit le titre d'une brillante suite de dialogues, *Les Soirées de Saint-Petersbourg* (1821). Catholique et monarchiste dès les *Considérations sur la France* (1797), il prend dans *Du pape* (1819) la défense de l'ultramontanisme, c'est-à-dire de ceux pour qui obéir à Rome, c'est obéir à Dieu (le contraire du gallicanisme, vieille tendance indépendantiste de l'Église française). Antirationaliste, il critique les théoriciens idéalistes du XVIII^e siècle, notamment Rousseau, et développe une vision providentialiste et tragique de l'histoire dont l'influence fut durable, puisqu'en 1835 encore, Vigny juge nécessaire de combattre, dans *Servitude et grandeur militaires*, sa conception du soldat comme exécuteur des desseins de Dieu.

A côté de ces deux philosophes réactionnaires, on trouve d'autres penseurs d'esprit libéral, les uns étroitement rattachés au catholicisme, comme Lamennais, les autres plus indépendants, comme Ballanche et Maine de Biran.

Pierre-Simon Ballanche (1776-1847) développe une philosophie de l'histoire : l'humanité se régénère à travers les épreuves de son devenir surmontées dans un esprit de solidarité; elle progresse ainsi vers plus d'amour et de liberté. De son grand projet intitulé *La Palingénésie sociale*, il a réalisé divers fragments : les *Prolegomènes* (1827), ou introduction générale : *Orphée*, consacré à la préhistoire (1829), et qui relève du genre de l'épopée en prose déjà illustré par *Antigone* (1814); un essai inachevé sur l'histoire de Rome; *l'Élégie* (1822), qui décrit l'époque contemporaine; enfin *La Ville des expiations*, consacrée aux âges à venir (posth., 1909). Dans cette grande œuvre comme dans ses autres ouvrages (*Essai sur les institutions sociales*, 1818; *Le Vieillard et le jeune homme*, 1819; *L'Homme sans nom*, 1820), Ballanche exprime une foi non dogmatique, qui fut souvent mal comprise; ses livres restent largement ignorés — son style diffus n'y est peut-être pas pour rien —, mais l'influence qu'il exerça en son temps ne doit certainement pas être sous-estimée.

Proche de lui par certains aspects messianiques de son œuvre, mais tout à l'opposé de sa discrétion, le Breton Félicité de La Mennais (1782-1854), tardivement baptisé, ordonné prêtre en 1816, devenu célèbre par son essai *Sur l'indifférence en matière de religion* (1817; t. II, 1820; t. III et IV, 1823), mène une longue carrière de polémiste, rendue tragique par sa mésentente croissante avec une papauté qu'il avait pourtant d'abord ardemment défendue. Il connaît une évolution originale, difficile à bien comprendre. Monarchiste réactionnaire, La Mennais devient, à partir de 1830, Lamennais : il devient surtout démocrate. C'est, pourrait-on dire, un puriste de l'engagement religieux, qui pense que seule la foi sauvera la terre, mais qui estime très vite que la monarchie constitutionnelle est trop compromise par le goût matériel du pouvoir pour jouer son rôle de guide. Ce n'est qu'après 1830 que, dans le journalisme et le pamphlet, Lamennais prend sa pleine dimension de « prêtre maudit », mais déjà, sous la Restauration, on sent en lui le prophète, concrètement soucieux de voir se former un clergé instruit et clairvoyant, et de répandre ses idées dans la presse grâce à ses nombreuses amitiés dans le milieu romantique. A l'opposé de Bonald ou Maistre, qui se sont retirés du monde pour le condam-

ner, Lamennais vit dans l'engagement permanent, au risque de se perdre ; c'est une des figures les plus énergiques du temps.

On peut encore nommer, comme représentant une autre tendance du catholicisme, le baron d'Eckstein (1790-1861) : orientaliste reconnu, il fonda un journal, *Le Catholique* (1826-1829), dans lequel il s'attacha, ce qui n'était nullement courant à son époque, à chercher les fondements de la foi dans l'étude des religions comparées.

Il faut enfin dire un mot des pensées mystiques réunies sous le nom d'illumination(s). Les écrivains qui représentent cette tendance se rattachent de diverses manières aux grandes théosophies de la fin du siècle précédent, celles du Français Saint-Martin (1743-1803) ou du Suédois Swedenborg (1688-1772), voire à de grands devanciers comme le luthérien allemand Jacob Boehme (1575-1624). Au lieu d'opposer brutalement christianisme et paganisme, ils cherchent à remonter à nos origines spirituelles, comme Fabre d'Olivet (1768-1825), auteur d'une ambitieuse *Histoire philosophique du genre humain* (1824) dans laquelle il montre que le prophète biblique Moïse et le poète légendaire grec Orphée sont les deux grands messagers du divin sur la terre. Mme de Krüdener (1764-1824), ardente visionnaire, appuie sur des convictions inspirées de Swedenborg les conseils politiques antinapoléoniens qu'elle donne au tsar Alexandre (elle-même était russe d'origine), et exprime ses croyances dans son roman *Valérie* (1803). Dans les années 1820, plusieurs traductions ou résumés des ouvrages de Swedenborg, ainsi que l'activité de plusieurs cercles attachés à répandre ses idées, renforcent encore son influence (sensible, par exemple, dans l'œuvre philosophique de Balzac).

Science et utopie

L'importance grandissante, à l'époque, de la recherche scientifique est un trait remarquable, par lequel s'explique la vitalité de plusieurs courants de pensée.

On peut en effet parler non seulement d'une grande curiosité pour la science en général, mais même d'une *foi* dans le pouvoir de la science. Cette confiance animait déjà des médecins comme Bichat ou Cabanis, cités plus haut ; elle anime aussi, après eux, un découvreur comme Laennec. Mais il faudrait nommer encore les mathématiciens : Monge (géomètre), Lagrange, Laplace (égale-

ment astronome) ; les chimistes : Berthollet, Gay-Lussac, Chaptal, tous continuateurs du grand Lavoisier, guillotiné en 1794 ; les naturalistes : Lamarck (*Système analytique des connaissances positives de l'homme*, 1820), Cuvier (*Discours sur les révolutions du globe*, 1821), bientôt Geoffroy Saint-Hilaire.

Le mouvement ne touche pas seulement les sciences exactes, mais aussi celles que l'on n'appelait pas encore les « sciences humaines » : cela est surtout vrai du domaine historique, qui se développe déjà dans plusieurs directions. La curiosité pour le passé, qui s'exprime aussi bien dans les succès du roman historique (voir p. 66-68) que dans la paléontologie de Cuvier, apparaît aussi dans le fait que sont alors traduits plusieurs ouvrages théoriques importants (Michelet fait connaître en 1827 les *Principes de la philosophie de l'histoire* de l'Italien Vico, qui datent de 1725 ; Quinet, en 1828, traduit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de l'Allemand Herder), ainsi que dans la publication, sous la Restauration, de dizaines de volumes de documents anciens qui, rendus accessibles, constituent une première base de travail pour les spécialistes. Dès avant 1830 se multiplient les ouvrages à succès : *Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante (1824-1828), *Histoire [...] de la Grande Armée* de Ségur (1824), les *Histoires de la Révolution* de Thiers (1823 et s.) et de Mignet (1824), les *Essais sur l'Histoire de France* de Guizot (1823), les *Lettres sur l'Histoire de France* d'Augustin Thierry (1827), les tout premiers essais de Michelet, de Quinet, bientôt de Tocqueville : un vrai fourmillement.

Les utopistes s'inscrivent, de façon parfois brouillonne, en marge de cette effervescence. Charles Fourier (1772-1837) a publié dès 1808 sa *Théorie des quatre mouvements*, vision de l'harmonie universelle inspirée du principe de l'attraction découvert par Newton ; il cherche, sous la Restauration, à traduire cette vision dans plusieurs ouvrages qui développent sa théorie des « phalanstères », sortes de coopératives agricoles réunissant de petites communautés humaines idéalement harmonieuses ; le fouriérisme constitue la limite, assez folle, d'une recherche du bonheur dont tous les essais ultérieurs de concrétisation furent des catastrophes.

Il n'en va pas de même du saint-simonisme, doctrine plus complexe que le seul terme d'utopie définit d'ailleurs de façon trop limitative, et surtout dont l'influence fut beaucoup plus profonde. Henri de Saint-Simon (1760-1825), parent du mémorialiste, fut soldat, négociant, voyageur, économiste. Matérialiste dans sa jeunesse, il semble avoir évolué vers ce qu'il appela lui-même *Le Nouveau Christianisme* (1825) : mais il ne s'agit pas là de théorie théologique ; ce qui inté-

resse Saint-Simon, c'est l'effort concret de l'homme. Dans *Du système industriel* (1821) et *Catéchisme des industriels* (1823-1824), il montre que le pouvoir doit revenir aux vrais artisans du progrès, les producteurs économiques, et non aux politiciens — qu'ils le soient par métier ou par privilèges ; la société nouvelle pour laquelle il milite dans son journal *L'Organisateur*, fondé en 1819, sera juste parce qu'elle donnera (la formule est célèbre) « à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres ». Ce qui est, selon lui, chrétien dans cette vision du monde, c'est son égalitarisme, application concrète de l'amour du prochain et de la justice.

L'originalité du saint-simonisme est de s'être développé surtout après la mort de Saint-Simon, sous la direction de Bazard (1791-1832) et Enfantin (1796-1864). Ayant repris en 1830 aux Romantiques leur journal *Le Globe*, ces deux chefs « charismatiques » et leurs disciples en firent une tribune de plus en plus prophétique et sectaire, et se nuisirent dans l'opinion publique par les manifestations caricaturales du culte qu'ils avaient instauré. Le mouvement fut frappé d'interdiction dès 1832. Certains adeptes à forte personnalité, comme Philippe Buchez (1796-1865), s'en étaient alors déjà écartés. L'échec du saint-simonisme comme secte n'empêcha pas son influence diffuse comme théorie de la réussite économique ; des années plus tard, c'est encore son esprit qui anime les entrepreneurs industriels du Second Empire, les Pèreire et autres.

Idéologues et doctrinaires, monarchistes et prophètes, illuministes, savants, utopistes : ce bouillonnement des cerveaux et des sensibilités ne se traduit pas seulement par des tendances de groupe ; des individus, aussi, témoignent de l'état de *recherche* dans lequel se trouve la France intellectuelle, artistique et morale à l'aube du Romantisme. Les deux noms qui s'imposent ici sont ceux de Senancour et de Constant. Chateaubriand et Mme de Staël qui, à plusieurs égards, sont proches d'eux, seront abordés à part, à la mesure de leur œuvre et de leur personnalité.

L'individualisme en littérature

Même s'ils ne furent ni l'un ni l'autre d'abord des romanciers, c'est par leurs romans d'analyse que Senancour et Benjamin Constant restent vivants dans la mémoire littéraire ; dans *Obermann*

et dans *Adolphe*, en effet, se trouvent exprimées et, par là même, historiquement situées, les principales composantes du premier « mal du siècle ». Ce mal, ces deux hommes — ou leurs héros — ne furent ni les seuls ni les premiers à le vivre ou à l'illustrer, mais ils en offrent deux figures bien isolées, caractéristiques d'une époque et d'une mentalité.

Senancour, ou le regard sur soi et l'ennui

Etienne de Senancour (1770-1846), essayiste et romancier, resté largement méconnu de son vivant, représente une tendance caractéristique du premier « mal du siècle », fait d'inaction et d'inquiétude métaphysique. Son œuvre essentielle est le roman autobiographique *Obermann* (1804).

Vie obscure, œuvre méconnue

Senancour, destiné à la prêtrise par son père, se déroba à ce désir, mais ne parvint jamais à fixer sa destinée : son mariage précoce fut un échec ; émigré en Suisse durant la Révolution, il revint désargenté en France, gagna sa vie comme précepteur et comme rédacteur politique, et finit par recevoir une pension de Louis-Philippe, mais grâce à l'entremise de Thiers plutôt qu'à cause de ses mérites littéraires, restés ignorés de la plupart.

Senancour, cependant, a beaucoup écrit. La Révolution lui inspire *Les Premiers Ages* (1792) et *Sur les générations actuelles* (1793) ; dans les quarante-quatre *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1799, largement revues en 1809), il adopte les vues rousseauistes sur les origines de la société, mais sans l'optimisme constructeur qui animait par ailleurs l'auteur du *Contrat social* et de l'*Emile*. Après l'échec total d'*Obermann*, il publie l'essai *De l'amour*, son seul succès de librairie (1806), puis des *Observations sur le « Génie du christianisme »* (1816) dans lesquelles il réfute les théories de Chateaubriand sur le rôle social de la religion (son penchant personnel l'inclinerait du côté des illuministes, plutôt que du dogmatisme catholique), enfin les *Libres Méditations d'un solitaire inconnu* (1819), autre titre en forme d'hommage désabusé à Rousseau, et dans lequel, au fil des éditions, il consigna jusqu'à la fin de sa vie le dernier état de ses pensées sur le monde. On l'y voit devenir de plus en plus nettement spiritualiste et altruiste (cf. les titres des Médita-

tions 26 et 27 : « De l'amour des hommes » et « De la bienfaisance »), et même mystique : à sa façon, plus discrète que celle d'un Azaïs, il croit à l'« accord entre les forces visibles » et à l'« harmonie inconnue » de l'univers. Cependant, un tel rêve synchrétique de paix entre les croyances et entre les êtres, perceptible encore à travers son *Résumé des traditions morales et religieuses chez tous les peuples* (1825), est celui du vieux Senancour, résigné plus qu'heureux mais, d'une certaine manière, apaisé et même plein d'espérance. Si l'on se penche, au contraire, sur le romancier qu'il fut aussi — c'est-à-dire, pour l'essentiel, sur *Obermann*, on sera surtout sensible à ce qui lui manquait dans sa jeunesse, et à l'attente qu'exprimaient ses incertitudes.

Senancour romancier : inaction et contemplation

Avant *Obermann*, Senancour avait publié, en 1795, un premier roman : *Aldomen*. Le sous-titre (*ou Le bonheur dans l'obscurité*) en indique l'orientation : le narrateur y cherche la résolution purement individuelle, presque narcissique, de ses perplexités sur l'emploi de la vie. Cet individualisme baigné de délectation morose est aggravé dans *Obermann* (*Oberman* avec un seul *n*, dans la première édition). Construit selon le modèle, très répandu à l'époque, du roman par lettres, ce livre est plus une méditation continue qu'un roman à proprement parler ; cela n'a rien d'étonnant si l'on considère qu'il s'agit d'une transposition du journal intime de l'auteur, entre 1789 et 1803. On retrouve dans la trame très mince de l'œuvre les décors où vécut l'écrivain, et en particulier, à travers le site suisse d'Imenström, la région de Fribourg, sa terre d'émigration. Le héros, Obermann, n'a pas d'emploi, et occupe tout son temps d'écriture à se peindre, notamment par le truchement des paysages et l'analyse des états d'âme que leur vue suscite en lui : ce que l'on appelle parfois « la vision de Thiel » (lettre IV) en est un bon exemple :

Là, dans la paix de la nuit, j'interrogeai ma destinée incertaine, mon cœur agité, et cette nature inconcevable qui, contenant toutes choses, semble pourtant ne pas contenir ce que cherchent mes désirs. Qui suis-je donc, me disais-je ? Quel triste mélange d'affection universelle, et d'indifférence pour tous les objets de la vie positive ! [...]

[...] voyant dans les choses des rapports qui n'y sont point, et cherchant toujours ce que je n'obtiendrai jamais, étranger dans la nature réelle, ridicule au milieu des hommes, je n'aurai dans l'oppression extérieure, ou dans ma propre contrainte, que l'éternel tourment d'une vie toujours réprimée et toujours misérable. Mais les écarts d'une imagination

ardente et immodérée sont sans constance comme sans règle : jouet de ses passions mobiles et de leur ardeur aveugle et indomptée, un tel homme n'aura ni continuité dans ses goûts, ni paix dans son cœur.

Les panoramas de montagne, déjà nombreux dans les *Réveries* de 1799, et dans lesquels Senancour montrait l'heureuse sauvagerie première du monde, à présent perdue par l'homme, se retrouvent dans son roman : Obermann rêve, inactif, souvent morbide, et dit indéfiniment le vide qui le constitue, « l'amertume qui navre, et les dégoûts qui ôtent les forces » (XII). Pour un lecteur froid ou prévenu, cette apparente complaisance est mal tolérable. Mais il faut évidemment dépasser ce premier niveau, celui d'un non-roman dénué d'événements, pour comprendre ce que signifie cette contemplation souvent désespérée. Obermann se dit « indifférent sur l'avenir dont [il] n'atten[d] rien, et perdant sans peine le passé dont [il] n'[a] pas joui » (XVIII) ; pourtant, quelques lignes plus loin, il exprime un désir intense : « Je ne veux point jouir ; je veux espérer, je voudrais savoir ! [...] Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin qui soit toujours devant moi, au-delà de moi, plus grande que mon attente elle-même [...]. » On reconnaît une inquiétude métaphysique qui l'apparente à René, son contemporain littéraire : une soif à la fois indéfinie et infinie, une exigence à la fois passionnée et sans point d'application. Presque chaque lettre rend sensible ce mélange d'abattement, de jouissance et de fièvre sèche : foulant, à l'automne, le sol jonché de feuilles, il ressent tour à tour, à quelques lignes de distance, avec douceur la « volupté de la mélancolie », et avec crainte l'excès de « [s]on ardente inquiétude » (XXIV). Grand peintre en prose de la nature, dans la lignée de Bernardin de Saint-Pierre qu'il admirait, Senancour n'a pas les certitudes tranquilles du père de Paul et Virginie. Le spectacle de la création l'interroge sur la place qu'il peut y tenir, et l'invite à recommencer indéfiniment l'enquête qu'il mène sur lui-même à la recherche de « ressources qui y sont peut-être sans qu'[il] les connaisse » (LXVIII) ; au terme, se trouve la résignation, telle qu'elle s'exprime dans ce début de lettre, neuf ans après le début du récit (LXXV) :

Je n'attendrai plus des jours meilleurs. Les mois changent, les années se succèdent ; tout se renouvelle en vain ; je reste le même. Au milieu de ce que j'ai désiré, tout me manque ; je n'ai rien obtenu, je ne possède rien : l'ennui consume ma durée dans un long silence. [...] Saison heureuse ! Les beaux jours me sont inutiles, les douces nuits me sont amères. Paix des ombrages ! brisement des vagues ! silence ! lune ! oiseaux qui chantiez dans la nuit ! sentiments des jeunes années, qu'êtes-vous devenus ?

Obermann, livre du vide, de la vie inemployée, de l'inquiète espérance mystérieuse que rien ne vient combler, préfigure vraiment l'aspect passif et dépressif du romantisme, mais aussi son lyrisme intime.

Benjamin Constant, ou l'autobiographe masqué

Contrairement à Senancour, Benjamin Constant (1767-1830) mourut célèbre. Cependant, ses contemporains voyaient en lui, à cause de son rôle dans les affaires publiques, un écrivain politique et un essayiste, alors que, comme Senancour, c'est par un mince roman autobiographique (*Adolphe*, 1816) que nous le considérons aujourd'hui comme un grand écrivain.

Autres œuvres à retenir : *Cécile* et *Le Cahier rouge* [on les trouvera dans l'édition Folio d'*Adolphe*].

Un homme public : la carrière politique

Lorsqu'il mourut, Benjamin Constant fut universellement salué comme un grand homme politique, un libéral habile et désintéressé : cette image posthume d'une carrière d'ambitieux est, si l'on peut dire, la grande réussite de sa vie. On loua également en lui un philosophe, un historien des religions, tous aspects de lui à peu près ignorés à l'heure actuelle. En revanche, nous connaissons beaucoup mieux l'écrivain autobiographique, négligé en son temps pour une raison simple : deux des trois textes qui comptent, maintenant, dans l'œuvre de Constant ont été publiés très tard après sa mort ; quant au carriériste et au politicien, le moins que l'on puisse dire est qu'il suscite des jugements contradictoires.

La vie de Constant fut assez désordonnée. Né citoyen suisse, orphelin de mère, mal élevé par un père officier de carrière, qui le laissa aux mains de précepteurs de rencontre, il ne cessa de voyager à travers l'Europe. Naturalisé français en 1796, il rechercha, grâce à diverses protections dont celle de Mme de Staël, des succès politiques ; durant le même temps, marié, divorcé, amant parfois simultanément de plusieurs femmes, il va de ruptures en orageux raccommodements, et son second mariage n'est pas plus stable que le premier. Écarté du Tribunat où son opposition déplait à Bonaparte, il parvient à revenir dans les environs du pouvoir en avril 1815, au prix d'une palinodie dont il n'eut pas, il est vrai, l'exclusivité à cette

époque : quelques mois après avoir lancé contre l'empereur déchu son pamphlet *De l'esprit de conquête et de l'usurpation* (1814), il rédige pour le même empereur revenu de l'île d'Elbe, et qui l'a nommé conseiller d'Etat, l'*Acte additionnel aux constitutions de l'Empire* ; il espérait voir s'instaurer un régime libéral, mais Waterloo survint presque tout de suite. Durant les quinze dernières années de sa vie, Constant se consacre surtout à une œuvre abondante de philosophe politique (*Principes de politique*, 1815) et de journaliste anti-ultra ; il cherche à concilier dans ses écrits l'attachement à la propriété privée et la défense de la liberté individuelle : la révolution bourgeoise de 1830 sembla lui donner raison, et c'est sans doute ce qui explique la ferveur publique autour de son tombeau. Pourtant, ce à quoi Benjamin Constant tenait le plus, ce n'est pas son œuvre politique, mais le vaste traité *De la religion* (1824-1831), dans lequel il cherche à montrer la permanence d'un sentiment religieux universel à travers les formes périssables des diverses religions terrestres : point de contact diffus, mais réel, avec les recherches plus explicitement syncrétiques d'un Senancour.

Les écrits intimes

Les complications de la vie sentimentale de Benjamin Constant et la passion qu'il mettait en toutes circonstances à justifier ses comportements nourrirent plusieurs œuvres directement autobiographiques dont une seule, le roman *Adolphe* (1816), fut publiée de son vivant.

De 1803 à 1816 au moins (ces dates couvrent la période pour laquelle des documents nous sont parvenus), Benjamin Constant tint avec soin son journal intime, suite de notes brèves, quotidiennes ou quasi quotidiennes, sur ses relations féminines surtout : de janvier à avril 1803, par exemple, il observe les progrès de l'emprise de Mme de Staël (depuis plusieurs années sa maîtresse intermittente). Ces *Journaux intimes*, dont l'édition complète date de 1952 seulement ; sont en quelque sorte « doublés » par deux autres écrits, de forme plus continûment narrative, probablement rédigés tous les deux, pour l'essentiel, en 1811 : dans *Cécile* (publié en 1951), il dépeint sa longue liaison avec Charlotte de Hardenberg (devenue finalement sa seconde femme) ; dans *Ma vie*, rebaptisé *Le Cahier rouge* par Charlotte de Constant, son premier éditeur (1907), il résume les vingt premières années de son existence. A la fois juge cruel de ses faiblesses, et Narcisse plein de complaisance

pour ses dons d'observateur, Constant exerce librement, dans ces pages qu'il ne publia pas, un talent exceptionnel d'introspection — et d'analyse d'autrui. Il n'en va pas tout à fait de même pour *Adolphe*, qu'au contraire il publia : la différence est essentielle.

L'intrigue romanesque de ce bref livre tient en « peu de matière », comme le voulait l'idéal classique. Adolphe, le narrateur, promène son oisiveté dans une petite principauté allemande de la fin de l'Ancien Régime. Son regard tombe sur Ellénore, maîtresse d'un notable éclairé, le comte de P***, dont l'ascendant a forcé son entourage à accepter cette femme qu'il n'a pas épousée. Adolphe cherche un succès de vanité : cette proie difficile (la vertu d'Ellénore est connue) lui paraît « digne de [lui] » (chap. II). A force de lasser sa patience, il parvient à devenir son amant, et croit même l'aimer ; mais en réalité, il est déjà fatigué d'elle, au moment même où la malheureuse s'éprend, au contraire, irrémédiablement de lui. Désireux de rompre, sommé par son père de redresser le cours de sa vie, Adolphe s'en dit, dans son récit, empêché par la « pitié » qui le retient auprès de sa victime ; Ellénore, en effet, a quitté publiquement son protecteur et Adolphe est son dernier recours contre la déchéance. Lorsqu'enfin le baron de T***, un ami du père d'Adolphe, prend sur lui d'avertir la jeune femme que, contrairement à ce qu'il lui affirme, son amant ne l'aime plus, Ellénore meurt de chagrin, laissant entre les mains d'Adolphe une lettre accusatrice qui le désespère.

En apparence, le texte est parfaitement lisse : Adolphe se confesse, s'accuse, s'accable ; bel exemple de contrition humaine, sinon chrétienne. Pourtant, la *présentation* du récit en fait bien autre chose. En effet, la confession d'Adolphe est encadrée par plusieurs textes destinés à orienter la lecture : deux lettres de l'« éditeur » (c'est-à-dire la personne entre les mains de laquelle un hasard de voyage a mis les papiers d'Adolphe), une autre lettre censée adressée à l'éditeur par un personnage anonyme qui a bien connu Adolphe et Ellénore, et qui pourrait être le comte de P***, enfin deux préfaces successives, l'une de 1816, l'autre de 1826. Divers buts sont recherchés par Constant dans cet emboîtement de textes : écarter de l'esprit des lecteurs l'idée qu'Ellénore pût avoir quelque chose de commun avec Mme de Staël (leur liaison était rompue depuis 1811) ; montrer la séduction amoureuse comme un pari dangereux (à feindre l'amour, on l'éprouve ou on l'inspire, de là tous les déchirements) ; peindre en Adolphe la victime d'un entraînement dont il est moins coupable qu'il ne le dit (la fatalité a joué son rôle, et aussi le caractère vindicatif et jaloux d'Ellénore). Dès

lors la *couleur* de la confession change : non seulement Adolphe est disculpé (il n'est pas responsable), mais son dévouement envers Ellénore fait de lui, et non d'elle, le modèle de ceux que Balzac appela « les galériens de l'amour ». En poussant à son extrême une telle lecture, en effet rendue possible par l'agencement des textes, le critique Henri Guillemin a pu présenter *Adolphe* comme « le parapluie de Benjamin » — c'est-à-dire comme un message codé, à l'adresse de tous ceux qui, de loin ou de près, avaient observé sa tumultueuse liaison avec la dame de Coppet, et signifiant en substance : ce n'est pas moi, c'est elle. D'autres préfèrent s'abstenir de juger l'hypocrisie intéressée de Benjamin Constant, et cela ne leur est, à vrai dire, pas difficile, tant sont éclatantes les beautés d'analyse, d'écriture et de composition de ce chef-d'œuvre.

La force d'*Adolphe*, dans notre histoire littéraire, vient en effet de son ambivalence même — sur le plan non plus de la qualité humaine, mais de l'esthétique. Classique par la retenue et l'économie du vocabulaire, de la syntaxe et de la narration elle-même, ce petit livre est en même temps déjà de son siècle, à la fois par le thème central du désœuvrement et du désarroi, illustré par *Obermann*, et par un autre point commun, moins souvent mis en vedette, avec le roman de Senancour : l'exaltation lyrique face à l'émotion et à la nature. Certes, Constant est beaucoup plus glacial, même dans le célèbre début du chapitre IV, très oratoire :

Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre ! Cette persuasion que nous avons trouvé l'être que la nature avait destiné pour nous, ce jour subit répandu sur la vie, et qui nous semble en expliquer le mystère, cette valeur inconnue attachée aux moindres circonstances, ces heures rapides, dont tous les détails échappent au souvenir par leur douceur même, et qui ne laissent dans notre âme qu'une longue trace de bonheur, cette gaîté folâtre qui se mêle quelquefois sans cause à un attendrissement habituel, tant de plaisir dans la présence, et dans l'absence tant d'espoir, ce détachement de tous les soins vulgaires, cette supériorité sur tout ce qui nous entoure, cette certitude que désormais le monde ne peut nous atteindre où nous vivons, cette intelligence mutuelle qui devine chaque pensée et qui répond à chaque émotion, charme de l'amour, qui vous éprouva ne saurait vous décrire !

Quant à la magnifique promenade nocturne du chapitre VII, au cours de laquelle le héros rêve à la femme idéale, elle n'est pas sans évoquer l'adolescent de Combourg, sa sylphide, et son art d'associer le spectacle de la nature à la description de son trouble intérieur :

Les plus petits détails, les plus petits objets se retraçaient à ma mémoire ; je revoyais l'antique château que j'avais habité avec mon père, les bois qui

l'entouraient, la rivière qui baignait le pied de ses murailles, les montagnes qui bordaient son horizon ; toutes ces choses me paraissaient tellement présentes, pleines d'une telle vie, qu'elles me causaient un frémissement que j'avais peine à supporter ; et mon imagination plaçait à côté d'elles une créature innocente et jeune qui les embellissait, qui les animait par l'espérance. J'errais plongé dans cette rêverie, toujours sans plan fixe, [...] n'ayant de la réalité qu'une idée sourde et confuse, et dans l'état d'un homme accablé de peine, que le sommeil a consolé par un songe, et qui pressent que ce songe va finir. [...]

Le jour s'affaiblissait : le ciel était serein ; la campagne devenait déserte ; les travaux des hommes avaient cessé, ils abandonnaient la nature à elle-même. Mes pensées prirent graduellement une teinte plus grave et plus imposante. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient à chaque instant, le vaste silence qui m'environnait et qui n'était interrompu que par des bruits rares et lointains, firent succéder à mon agitation un sentiment plus calme et plus solennel.

Si *Adolphe* mérite encore de nous retenir, et y réussit mieux qu'*Obermann*, c'est bien par le brio exceptionnellement maîtrisé avec lequel l'auteur résume, en moins de cent pages, tous les tourments possibles de la passion et de l'indécision.

On peut conclure en évoquant brièvement le contact tardif qu'eurent *Obermann* et *Adolphe* avec le second « mal du siècle ». Le livre de Senancour, en effet, avait été complètement ignoré en 1804. De même, *Adolphe*, malgré un succès réel de salon que Constant s'était plu à savourer en le notant dans son *Journal*, s'était assez vite réduit à un écrit plutôt scandaleux, bientôt éclipsé par le personnage et la carrière politiques de l'auteur ; la réédition de 1826 et sa nouvelle préface étaient plus une tentative de relance que la sanction d'un triomphe. Il fallut des éditions plus tardives encore des deux romans pour leur donner, assez soudainement, leur véritable envergure historique : *Obermann* en 1833, *Adolphe* en 1834, furent alors salués et analysés avec finesse par Sainte-Beuve et (pour le second) par Gustave Planche, qui surent y reconnaître des textes fondateurs du tourment romantique.

Il convient cependant de faire observer que, entre l'époque de la première apparition de ces œuvres et leur reconnaissance, s'était opéré un net déplacement de l'expression littéraire du lyrisme et de l'analyse individuelle : si le temps du roman psychologique n'est nullement terminé en 1830, à preuve *Volupté* de Sainte-Beuve, et

plus tard *Dominique* de Fromentin, la confession intime s'exprime plutôt dans la poésie nouvelle dont les *Méditations* de Lamartine ont posé le premier jalon. Avant de prendre la mesure de cette évolution (voir chap. 3), il reste cependant à considérer les deux « géants » de l'époque impériale.

Conseils de lecture. — M. Regaldo, Matériaux pour une bibliographie de l'Idéologie et des Idéologues, *Répertoire analytique de littérature française*, nos 1 et 2, 1970 ; J. de Maistre, *Œuvres complètes*, rééd. Slatkine, 1979-1980 ; R. Triomphe, *Joseph de Maistre*, Droz, 1967 ; Lamennais, *Œuvres complètes*, éd. L. Le Guillou, rééd. Slatkine, 1980 ; Le Guillou, *Lamennais*, Desclée de Brouwer, 1969 ; R. Amadou, *Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme*, Le Griffon d'or, 1946 ; F. Ley, *Mme de Krüdener et son temps*, Plon, 1962 ; Saint-Simon, *Œuvres*, rééd. Slatkine, 1978 ; J.-P. Lacassagne, *Régénération et reconstruction sociale entre 1780 et 1848*, Vrin, 1977 ; J. Valette, *Les Utopistes sociaux*, SEDES, 1981 ; Senancour, *Obermann*, éd. B. Didier, « Livre de Poche », 1984 ; B. Le Gall-Didier, *L'Imaginaire chez Senancour*, Corti, 1965 ; Benjamin Constant, *Œuvres*, Gallimard, « Pléiade », 1957 ; G. Poulet, *Benjamin Constant par lui-même*, Seuil, 1968.

2. Mme de Staël et Chateaubriand

L'essentiel de la carrière de Mme de Staël (1766-1817) et le début de celle de Chateaubriand (1768-1848) se déroulent à l'époque où la France vit sous l'emprise napoléonienne, d'où l'importance, dans leur œuvre, des problèmes de l'autoritarisme et de la liberté. L'écriture de Chateaubriand se développe en outre très tôt en direction d'une vaste autobiographie intellectuelle et lyrique (les *Mémoires d'outre-tombe*), tandis que Mme de Staël médite sur le sort fait aux femmes et sur l'avenir de l'Europe.

Les dates essentielles : pour Mme de Staël, *Corinne* : **1807** et *De l'Allemagne* : **1810** ; pour Chateaubriand, *Atala* : **1801**, *René*, épisode du *Génie du christianisme* : **1802**, le début de la rédaction des *Mémoires d'outre-tombe* : **1811** →.

Napoléon et les écrivains

Les destinées littéraires de Mme de Staël et de Chateaubriand ne peuvent être comprises clairement si l'on ne connaît pas l'histoire de leurs relations avec Napoléon ; en effet, bien que la première soit morte dès 1817, alors qu'au contraire le second poursuivit sa carrière encore trente ans après cette date (sans compter l'« outre-tombe » !), tous les deux furent influencés — bridés ou stimulés ? c'est ce qu'il faut voir — par l'autoritarisme impérial. C'est donc par un aperçu de l'attitude de Napoléon envers non seu-

lement les écrivains, mais toutes les professions intellectuelles, qu'il faut ouvrir ce chapitre.

La libre expression des idées constitue forcément une gêne pour un gouvernement autoritaire. S'appuyant sur la censure du théâtre et de la presse d'une part, cherchant d'autre part à regrouper autour de lui des chantres de sa gloire militaire, Napoléon n'a laissé cours vraiment libre qu'aux manifestations les plus inoffensives, à ses yeux, de la littérature. Il laissa, par exemple, le vieil abbé Delille (1738-1813) finir en paix sa carrière de versificateur descriptif, champion de la périphrase noble (*Les Trois Règnes de la nature*, 1808) et modèle d'une poésie potagère et pittoresque complètement artificielle, sauf parfois chez Chênedollé (1763-1833) dont les *Études poétiques* réunies en 1820 n'ont cependant pas du tout le caractère novateur des *Méditations*, publiées la même année. Bénédiction impériale, aussi, pour Evariste Parny (1753-1814), ex-poète galant, et surtout pour Pierre Lebrun (1786-1873), auteur, comme Boileau chantant jadis les victoires de Louis XIV en courtisan soumis, de morceaux de circonstance tels que *l'Ode à la Grande Armée*.

Au théâtre, le paysage se simplifie rapidement : un décret de 1807 ferme les trois quarts des salles parisiennes, n'en laissant subsister que huit, toutes tenues à des cahiers des charges très restrictifs et soumises à une censure vigilante. La Comédie-Française, toutefois, bénéficie de la faveur de Napoléon, qui aime Corneille ; c'est de 1812 que date le décret qui en régit, encore aujourd'hui, le fonctionnement. Chef de guerre avide de louanges, l'empereur sollicite aussi les auteurs de son temps : quelques dociles, sous couleur d'intrigues antiques, le célèbrent déguisé en *Artaxerce* (Delrieu, 1808) ou en *Hector* (Luce de Lancival, 1809) ; Raynouard remporte un triomphe en toc avec sa lourde tragédie des *Templiers* (1805). On ne joue Shakespeare que dans les adaptations édulcorées de Ducis (1733-1816). La comédie est exsangue : Duval (1767-1842), Picard (1769-1828 ; *La Petite Ville*, 1801) croient encore possible d'imiter Molière. Seul le mélodrame, notamment militaire, est florissant (l'empereur a autorisé à cet effet la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin), de même que la féerie populaire (Martainville, *Le Pied de mouton*, 1806). Triste théâtre, mais théâtre vivant tout de même, car Napoléon a la chance de vivre à une époque où fourmillent les grands acteurs : Talma (1763-1826), inventeur du ton juste et du costume vrai, et le trio des dames, Mlles Duchesnois, George et Mars, alors dans leur jeunesse.

On pourrait considérer que le genre le plus libre, sous l'Empire,

est le roman : Ducray-Duminil, Lamothe-Langon, imitateurs du roman noir anglais ; Pigault-Lebrun, vieux routier du roman gai, dans la veine picaresque ; les romancières (Mmes Cottin, Sophie Gay, de Souza, de Genlis), qui multiplient les publications, généralement très morales, dans la double lignée de *La Princesse de Clèves* et de *La Nouvelle Héloïse* : tous sont laissés libres d'écrire, probablement parce qu'aux yeux du souverain il n'y avait là que divertissement sans rapport avec la réalité.

C'est d'ailleurs en comptant sur l'apparence inoffensive de leur production que certains spécialistes des genres mineurs réussissent sous l'Empire de belles carrières d'amuseurs ou de dilettantes : le chansonnier et vaudevilliste Désaugiers anime le Caveau, le gastronome Grimod de La Reynière publie chaque année le très attendu *Almanach des gourmands*. Mais qu'un tel ouvrage ait pu passer pour un des livres notables de l'année donne la mesure de la médiocrité ambiante et du peu d'ambition intellectuelle de la littérature officielle.

Au tout début de son règne, notamment lorsqu'il n'était encore que consul, Bonaparte avait tenté de se concilier la bienveillance des têtes pensantes ; mais les Idéologues n'avaient pas applaudi à sa restauration trop visiblement opportuniste de la religion, et se tinrent ou furent tenus à l'écart ; quant à l'artisan principal de cette rénovation, Chateaubriand, c'est le comportement politique du jeune souverain qu'il jugea intolérable. Si l'on y ajoute le fait que Napoléon n'aimait guère Mme de Staël — qui n'aurait pas demandé mieux que d'être bien vue de lui —, on comprendra que le chef militaire de l'Europe ait si vite fait pauvre figure de chef moral, séparé qu'il fut, dès les débuts de sa domination, de la plupart des intelligences qui eussent pu illustrer réellement son règne (à supposer qu'il y eût lieu de le faire, ce dont tous les historiens ne conviennent pas).

Mme de Staël

L'œuvre et même l'existence de Germaine de Staël, née Necker (1766-1817), s'expliquent en grande partie par son tempérament : tempérament personnel (fort caractère, passions impulsives) ; tempérament social (goût pour l'animation d'un groupe, si son autoritarisme s'y trouve flatté) ; tempérament littéraire (goût pour les

idées, penchant pour les grandes synthèses). Femme forte et forte intelligence, Mme de Staël s'est souvent trouvée dans la position enivrante, mais difficile, du pionnier ; il convient de la lire en cherchant à comprendre ce qu'elle apporta de nouveau, et de goûter la saveur de l'un des plus beaux styles de sa génération.

L'animatrice du groupe de Coppet

Fille d'un grand financier et d'une femme cultivée qui animait un salon littéraire, Germaine Necker avait vingt-trois ans lorsque éclata la Révolution française, dont elle accueillit les débuts avec enthousiasme. Dès 1794, elle ouvrit son propre salon, qui devint un foyer d'idées libres, et donc un lieu suspect après Brumaire. Ayant cherché sans succès à courtiser Napoléon, elle tira gloire de sa mise à l'écart forcée au profit de son œuvre et d'une influence à l'échelle européenne ; à partir de 1803, elle ne peut plus s'approcher à moins de 160 km de Paris, et c'est donc en son château de Coppet, en Suisse, qu'elle réside le plus souvent, sauf pendant ses différents voyages en Europe. Y viennent, durant quelques années, une dizaine de penseurs amis, au premier rang desquels Benjamin Constant qui, tel Adolphe, vit sans scrupules excessifs à ses crochets. Le groupe est — pourrait-on dire — « informel » : il n'a rien d'une école, mais chacun s'intéresse à tous. Plusieurs réfléchissent au théâtre : l'Allemand Schlegel (1772-1829), animateur à Paris d'une revue significativement intitulée *Europa* (1803-1805), s'intéresse aux rapports entre théâtre grec et théâtre classique français, et professe à Vienne un important *Cours de littérature dramatique*, traduit à Coppet en 1813. Constant lui-même traduit et préface le *Wallenstein* de Schiller (1809). Dans d'autres domaines, l'économiste et historien suisse Sismondi (1773-1842) est un des premiers à recommander à ceux qui suivent son enseignement la connaissance des littératures italienne et espagnole (*De la littérature du midi de l'Europe*, 1813), tandis que Bonstetten (1745-1832), également suisse, publie diverses études, notamment sur les paysages de l'*Enéide* ou sur la nature de l'imagination. Tous, d'une façon qui fait songer à la fraternité intellectuelle des philosophes des années 1750, pratiquent au naturel le cosmopolitisme : leur égérie leur en donne l'exemple, elle qui met à profit son éloignement de Paris pour voyager et tirer de ses voyages la substance de toutes ses œuvres essentielles.

La romancière

Mme de Staël n'a écrit que deux romans : *Delphine* (1802) et *Corinne ou L'Italie* (1807), mais ce sont — le second surtout — des ouvrages d'une importance fondamentale dans l'histoire de l'esthétique. Ils puisent tous les deux aux sources les plus intimes de sa vie privée, et dans *Corinne* s'exprime longuement son penchant passionné pour les beaux-arts et le maniement des idées.

Delphine, roman par lettres, traite du divorce. Ce n'est pas, loin de là, un éloge militant de cette solution de désespoir ; mais on comprend George Sand et les féministes du XIX^e siècle qui ont cru y voir, à certains égards du moins, une esquisse d'*Indiana* et de *Lélia*. Résumer, même brièvement, l'intrigue la fait paraître mélodramatique : Léonce, amoureux et aimé de Delphine, une jeune veuve, s'écarte d'elle lorsqu'il croit, à tort, sa vertu entachée, et se marie. Bien qu'il apprenne bientôt que ses soupçons contre Delphine étaient infondés, il refuse, par rectitude morale, de divorcer ; lorsque, devenu veuf, il cherche à se rapprocher de Delphine, elle est devenue religieuse ; la Révolution la relève de ses vœux, mais Léonce la considère désormais comme intouchable ; il est condamné à mort comme noble, et Delphine meurt en même temps que lui, par un suicide dans la première édition, de phthisie dans les suivantes. S'il n'est pas inutile de rappeler la trame de cette histoire (où l'hésitant Léonce représente certains aspects de Benjamin Constant), c'est à condition de faire sentir comment Mme de Staël tire d'une base aussi favorable aux larmes ou aux exclamations rhétoriques la matière d'un débat parfois très moderne sur le conflit des sentiments et des devoirs, sur l'estime de soi, la dignité. L'audace de quelques attaques contre le mariage, sur lesquelles se concentra la polémique, n'est en fait qu'un aspect de ce que l'auteur tente de faire valoir : que les passions d'un être de qualité trouvent inévitablement des obstacles injustes dans la raideur des lois écrites ou non écrites de la morale sociale.

On retrouve dans *Corinne* cette préoccupation, mais comme élément d'un ensemble beaucoup plus ambitieux. Ici encore, il n'est pas mauvais d'indiquer sommairement le sujet de l'œuvre. Durant l'hiver 1794-1795, un jeune lord anglais, Oswald Nelvil, voyage en Italie, où il rencontre Corinne, célèbre poétesse, pour laquelle il éprouve bientôt une attirance partagée. Le mariage, que tous deux désirent, paraît cependant difficile : Oswald s'est coupé de sa

famille à cause d'une idylle avec une jeune fille indigne de lui, et Corinne, elle-même d'origine anglaise, a également rompu les liens avec les siens, et juge sa vie en Italie si peu conformiste qu'elle n'ose s'engager envers Oswald. Celui-ci, rappelé par ses obligations militaires, est repris par les convenances de son milieu au point de se fiancer, puis de se marier avec Lucile, la demi-sœur de Corinne. Celle-ci, revenue à son tour en Angleterre, découvre cette union et pousse le dévouement jusqu'à se sacrifier pour les deux jeunes gens, sous les yeux desquels elle meurt, avec pour dernière satisfaction de s'éteindre sous le ciel toscan qu'elle a tant aimé. L'autobiographie, ici encore, joue son rôle : Mme de Staël avait lié, lors de son voyage en Italie en 1804, une amitié tendre avec un jeune diplomate, et l'intensité des notations sentimentales dans *Corinne* doit beaucoup à ces souvenirs récents et doucement douloureux. Mais c'est l'organisation même de ce long roman qui est surtout intéressante.

Dans une première partie largement discursive, où l'auteur n'hésite pas à jouer les guides touristiques (l'Italie, à l'époque, était fort mal connue des Français), les héros sont rarement sur le devant de la scène ; la lumière est constamment jetée sur l'art italien (architecture, sculpture, musique, littérature...), présenté comme un modèle de la sublimation des passions. Ces passions, pourtant, l'emportent progressivement, et dans la deuxième partie ce sont les combats qui agitent la conscience des deux amants séparés que Mme de Staël développe, avec un souci et un art de la nuance servis par une écriture généreuse, et aussi avec une tendresse nouvelle, peu sensible au début de l'ouvrage, et qui finit par faire du personnage de Corinne l'exemple le plus touchant du malheur et de la noblesse d'âme. L'épisode de Corinne au cap Misène (liv. XIII, chap. 3-5), souvent mis en images, contribua à perpétuer la vogue de ce roman :

L'air qu'on respirait était ravissant ; il pénétrait l'âme d'un sentiment de joie qui animait tous ceux qui étaient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes, et d'abord elle y consentit avec plaisir ; mais à peine eut-elle commencé que les sentiments les plus sombres lui rendirent odieux les amusements auxquels elle prenait part ; et, s'éloignant rapidement [...], elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap, sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre ; mais [...] la société qui les accompagnait le rejoignit aussitôt, pour supplier Corinne d'improviser dans ce beau lieu. Son trouble était tel en ce moment qu'elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l'on avait placé sa lyre, sans pouvoir réfléchir à ce qu'on attendait d'elle.

[...] La lune se levait à l'horizon ; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très pâle. [...] on découvrait parfaitement le

Vésuve, le golfe de Naples, [...] enfin la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent-ils de prendre, pour sujet des vers qu'elle allait chanter, *les souvenirs que ces lieux retraçaient*. Elle accorda sa lyre, et commença d'une voix altérée. Son regard était beau ; mais qui la connaissait comme Oswald pouvait y démêler l'anxiété de son âme. Elle essaya cependant de contenir sa peine, et de s'élever, du moins pour un moment, au-dessus de sa situation personnelle.

[...] La lueur douce et pure de la lune embellissait son visage ; le vent de la mer agitait ses cheveux pittoresquement, et la nature semblait se plaire à la parer. [...]

[...] les Anglais qui avaient entendu Corinne étaient pénétrés d'admiration pour elle.

Ils étaient ravis de voir ainsi les sentiments mélancoliques exprimés avec l'imagination italienne. Cette belle Corinne, dont les traits animés et le regard plein de vie étaient destinés à peindre le bonheur ; cette fille du soleil, atteinte par des peines secrètes, ressemblait à ces fleurs encore fraîches et brillantes, mais qu'un point noir, causé par une piqûre mortelle, menace d'une fin prochaine.

Pour nous qui considérons *Corinne* à la fois comme un roman d'amour, au dénouement sublime et déchirant, et comme le témoignage capital de la pensée d'une femme de lettres à l'intelligence aiguë, il va de soi que cette œuvre doit être placée au sommet des productions du premier Romantisme. C'est un tableau irremplaçable, plus intuitif qu'exact peut-être, de l'Italie encore morcelée mais déjà frémissante de sa future conscience nationale ; c'est un très bel hymne à la supériorité morale de la femme dans le sacrifice amoureux ; enfin, c'est un plaidoyer pour une culture véritablement internationale, que symbolise l'Anglaise Corinne, devenue si profondément une Italienne. Écrit et publié alors que Napoléon ravageait l'Europe, *Corinne* est l'utopie d'une paix des intelligences et d'une interpénétration féconde des cultures, utopie d'autant plus sublime que, par sa qualité de poétesse, l'héroïne « bénéficie » d'une lucidité tragique exceptionnelle.

L'essayiste

Les qualités relevées dans *Delphine* et *Corinne*, et (peut-être) en partie étouffées par leur forme romanesque, éclatent plus librement dans les nombreuses œuvres non fictionnelles de Mme de Staël. Le débat entre passion et raison est déjà implicite dans les *Lettres*

sur [...] *Jean-Jacques Rousseau* qu'elle publie en 1788 ; il revient, avivé par le rejet des violences révolutionnaires et par les tourments de sa vie privée, dans un essai au titre parlant, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (inach., 1796) ; il est encore, là, implicite, dans les divers textes publiés au cours des années 1793-1795 en faveur de la paix civile et internationale, et se trouve résumé dans les *Considérations sur [...] la Révolution française* (posth., 1818). On y voit partout l'auteur partagé entre le pessimisme et la foi dans la liberté de pensée. Les deux grands essais de sa maturité reprennent et dépassent cette difficulté.

C'est d'abord, en 1800, l'essai *De la littérature*. Mme de Staël y brosse une vaste synthèse de l'histoire littéraire depuis l'Antiquité, mais ce n'est pas l'exhaustivité qu'elle recherche ; au contraire, elle privilégie les périodes qui, selon elle, ont servi et honoré la liberté, et au cours desquelles la qualité des institutions sociales, morales et religieuses a permis le développement des lettres : démocratie grecque, inventivité médiévale, et surtout noble idéal des Lumières : pour Mme de Staël, en effet, « l'esprit révolutionnaire, pendant qu'il agit, est tout à fait décourageant pour la pensée » (II, 3) ; pourtant, « en étudiant l'histoire, [...] on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but, la civilisation universelle » (I, 8) ; voici comment elle exprime cette pensée capitale au début de la seconde partie de son essai :

Je crois [...] intéressant d'examiner quel devrait être le caractère de la littérature d'un grand peuple, d'un peuple éclairé, chez lequel seraient établies la liberté, l'égalité politique, et les mœurs qui s'accordent avec ses institutions. [...]

En faut-il conclure que je croie à la possibilité de cette liberté et de cette égalité ? Je n'entreprends point de résoudre un tel problème. Je me décide encore moins à renoncer à un tel espoir. [...]

Il est impossible de séparer ces observations, lorsqu'elles ont la France pour objet, des effets déjà produits par la révolution même ; ces effets, l'on doit en convenir, sont au détriment des mœurs, des lettres et de la philosophie.

[...] il est dans la nature même de la révolution d'arrêter, pendant quelques années, les progrès des lumières, et de leur donner ensuite une impulsion nouvelle. [...] je considérerai de quelle perfectibilité la littérature et la philosophie sont susceptibles, si nous nous corrigeons des erreurs révolutionnaires, sans abjurer avec elles les vérités qui intéressent l'Europe pensante à la fondation d'une république libre et juste.

L'actualité politique est pour Mme de Staël l'occasion d'insister plus que jamais sur la nécessité d'une amélioration *morale* de l'hu-

manité et des arts. Inspirée par la théorie des climats de Montesquieu, l'essayiste affirme la différence entre le Nord, symbolisé par Ossian, et le Midi, que représente Homère (I, 11), mais c'est pour prôner leur rapprochement, comme elle le fera encore dans *Corinne*, où, d'autre part, à travers l'éloge de Dante et de Pétrarque, elle répétera sa certitude de la grandeur du Moyen Age — une idée aujourd'hui admise mais qui, même au temps fort du Romantisme, fut loin d'être acceptée sans réticence.

Le second grand essai de Mme de Staël, *De l'Allemagne*, ne put être diffusé en 1810 : l'ouvrage, à peine imprimé, fut détruit comme subversif sur ordre de Napoléon ; il ne circula librement qu'à partir de 1814. C'est la synthèse de dix années de réflexions sur les destinées de l'Europe et de sa littérature. On peut dire que, plus encore que celui qui l'a précédé, ce livre est un acte de militantisme, puisque c'est au plus fort de la guerre incessante de Napoléon contre toute l'Europe germanique que l'auteur entreprend de convaincre son public de la grandeur, de la fécondité et de l'exemplarité de la culture allemande, magnifiée dans la beauté de ses paysages et de ses mœurs, dans sa poésie (Wieland, Klopstock, Novalis et Richter), son théâtre (Lessing, Goethe et Schiller), ses historiens et ses critiques (Herder, Winckelmann, les frères Schlegel), sa philosophie (Kant, Schelling et Fichte). Partout dans l'œuvre, de nombreuses digressions sur la littérature française viennent enrichir le discours de l'auteur — par exemple sur Talma comme modèle de l'acteur [II, 27]. Le chapitre XI de la deuxième partie contient le célèbre parallèle entre la poésie classique païenne et la poésie romantique, expression religieuse du lyrisme de l'âme ; c'est en effet la conviction d'une croyante qui ne cesse de s'exprimer au fil des pages de *De l'Allemagne*. Ainsi, dans la dernière partie, consacrée, à travers l'étude des religions allemandes, à un éloge nuancé de l'« enthousiasme » (par lequel Mme de Staël renoue avec la méditation sur les pouvoirs et les dangers de l'imagination qu'elle avait ébauchée dès 1795 dans son *Essai sur les fictions*), on peut lire ce beau développement (IV, 1) :

C'est au sentiment de l'infini que la plupart des écrivains allemands rapportent toutes les idées religieuses. L'on demande s'il est possible de concevoir l'infini ; cependant ne le conçoit-on pas, au moins d'une manière négative, lorsque dans les mathématiques on ne peut supposer aucun terme à la durée ni à l'étendue ? Cet infini consiste dans l'absence des bornes ; mais le sentiment de l'infini, tel que l'imagination et le cœur l'éprouvent, est positif et créateur.

L'enthousiasme que le beau idéal nous fait éprouver, cette émotion pleine de trouble et de pureté tout ensemble, c'est le sentiment de l'infini qui l'excite. Nous nous sentons comme dégagés, par l'admiration, des entraves de la destinée humaine, et il nous semble qu'on nous révèle des secrets merveilleux, pour affranchir l'âme à jamais de la langueur et du déclin. Quand nous contemplons le ciel étoilé, où des étincelles de lumière sont des univers comme le nôtre, notre cœur bat pour l'inconnu, pour l'immense, et nous sentons que ce n'est qu'au-delà des expériences terrestres que notre véritable vie doit commencer. [...]

En effet, quand nous nous livrons en entier aux réflexions, aux images, aux désirs qui dépassent les limites de l'expérience, c'est alors seulement que nous respirons. [...]

Le sentiment de l'infini est le véritable attribut de l'âme : tout ce qui est beau dans tous les genres excite en nous l'espoir et le désir d'un avenir éternel et d'une existence sublime ; on ne peut entendre ni le vent dans la forêt, ni les accords délicieux des voix humaines ; on ne peut éprouver l'enchantement de l'éloquence et de la poésie ; enfin surtout, enfin on ne peut aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et d'immortalité. [...]

[...] Un grand nombre de pratiques sont recommandées aux fidèles, afin qu'à tous les moments du jour la religion leur soit rappelée par les obligations qu'elle impose ; mais si la vie entière pouvait être naturellement et sans effort un culte de tous les instants, ne serait-ce pas mieux encore ? Puisque l'admiration pour le beau se rapporte toujours à la divinité, et que l'élan même des pensées fortes nous fait remonter vers notre origine, pourquoi donc la puissance d'aimer, la poésie, la philosophie ne seraient-elles pas les colonnes du temple de la foi ?

De l'Allemagne, on l'a dit, n'est pas plus exempt d'approximations sur l'Allemagne que *Corinne* n'évitait les erreurs sur l'Italie, mais évidemment nous ne lisons plus ces œuvres comme les documentaires qu'elles étaient pour leurs contemporains : nous y voyons et nous y saluons l'effort ardent d'une grande intelligence en faveur d'une culture et d'une morale pleines d'élévation, en faveur de la tolérance et de la fraternité intellectuelle entre les peuples.

Chateaubriand jusqu'en 1830

A ses propres yeux, Chateaubriand (1768-1848) fut d'abord un grand homme d'État aux mérites mal reconnus ou même calomniés. Cela ne veut évidemment pas dire — il serait absurde de le prétendre — qu'il tenait en mépris son œuvre d'écrivain : Cha-

teaubriand aurait voulu orienter son siècle ; il l'a plutôt gêné par sa stature et aussi par sa lucidité ! Sa marque sur le siècle est ailleurs. Théophile Gautier dit de lui dans son *Histoire du romantisme* : « Il restaura la cathédrale gothique [...] rouvrit la grande nature fermée [...] inventa la mélancolie et la passion moderne » ; ce jugement (incomplet, certes, en ce qu'il omet précisément l'essentielle dimension politique) constitue tout de même un résumé très clairvoyant de ce que, aujourd'hui encore, représente pour nous l'écrivain Chateaubriand : le défenseur du christianisme, le voyageur de l'espace et du temps, le poète de la mémoire.

L'auteur du « Génie du christianisme »

D'*Atala* aux *Martyrs*, l'œuvre de Chateaubriand est, du moins par son aspect le plus extérieur, celle d'un apologiste de la religion chrétienne.

Né à Saint-Malo en 1768, François-René de Chateaubriand appartient à une vieille famille bretonne et chrétienne ; plutôt que de ses études, irrégulières et plusieurs fois interrompues, il préféra très tôt se souvenir des fortes impressions reçues au cours des trois années de son adolescence (été 1783 - été 1786) passées au château de Combourg, où son père s'était retiré. Devenu officier (sort ordinaire pour les cadets de famille, lorsqu'ils n'entraient pas dans les ordres), Chateaubriand voit sa carrière militaire presque tout de suite interrompue par la Révolution ; en juillet 1792, après un voyage en Amérique (avril-décembre 1791), il se décide à émigrer, est blessé en Allemagne ; après avoir vécu précairement en Angleterre durant plusieurs années, il rentre en France en avril 1800 à la faveur de l'amnistie accordée par Bonaparte, décidé à profiter du sillage de cet homme nouveau.

La première œuvre notable de Chateaubriand (si l'on néglige les *Tableaux de la nature* [1790], essais poétiques de prime jeunesse) est l'*Essai sur les révolutions* (1797), rédigé pendant son séjour en Angleterre et dans lequel, confrontant l'œuvre des philosophes du XVIII^e siècle et la réalité des événements révolutionnaires, il dresse un bilan désabusé de l'inutilité de ces bouleversements toujours identiques. Dans cet essai, plus proche du dossier de notes de lecture que d'une synthèse maîtrisée, l'auteur se montre sévère pour l'inefficacité du christianisme dans les temps de crise, mais n'en

appelle pas moins de ses vœux la réalisation du « désir inconnu » qui tourmente l'homme confronté à son « vide intérieur ». Plusieurs traits essentiels du futur mémorialiste s'esquissent déjà, et notamment la tendance à la fois métaphysique et lyrique de sa pensée.

L'état de la France après Brumaire incite Chateaubriand, lui-même revenu à une certaine foi religieuse après une période de doute, à participer directement aux efforts du Premier consul pour redonner à la religion catholique la place que les troubles révolutionnaires lui ont fait perdre. Dans l'esprit des deux hommes c'est la paix sociale et civile qui importe, et l'ordre ne leur paraît pouvoir revenir que si le rythme et les contraintes de la vie religieuse s'imposent à nouveau au pays. L'œuvre de Chateaubriand va donc ostensiblement en ce sens : c'est l'époque du *Génie du christianisme* (1802).

Un premier épisode, le court roman d'*Atala*, mis au point en 1800 à partir de souvenirs du voyage en Amérique, et prévu pour faire partie d'une épopée en prose, *Les Natchez* (publiée seulement en 1826), fut placé à la fin de la troisième partie de l'édition anglaise du *Génie du christianisme*, mais publié à part, en France, en 1801. Le narrateur, l'Indien Chactas, y fait à René le récit de ses amours malheureuses avec Atala, vouée à la Vierge par sa mère et qui se donne la mort pour ne pas rompre ce vœu ; l'épisode des funérailles de l'héroïne fut célébré par un tableau de Girodet. Dès sa publication, ce texte tira sa célébrité de son style. Son importance est de deux ordres. Pour la première fois, s'inspirant de Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand pratique un art de la description poétique des « scènes de la nature » : la richesse des sensations visuelles, auditives, olfactives, étendues par le pouvoir de l'imagination, sert à créer un « tableau » à la fois rêvé, idéalisé et, par son pittoresque, susceptible de rivaliser avec l'art du peintre. D'autre part l'auteur exprime son idéal d'une religion du sentiment, débarrassée des stériles contraintes d'un catholicisme mal compris.

Connu aussi une célébrité immédiate l'épisode de *René*, livre IV de la deuxième partie du *Génie du christianisme*, détaché dès 1805 pour une édition conjointe avec *Atala* : cette fois c'est René qui se confesse à Chactas et raconte les tourments de son adolescence. Chateaubriand confie à un religieux, le P. Souel, un chapitre conclusif où sont condamnées, selon les termes de la préface de 1805, « les funestes conséquences de l'amour outré de la soli-

Des approches du romantisme (1800-1830) au romantisme français (1830-1848), du romantisme à la modernité (1848-1884) jusqu'à la période « fin de siècle » (1884-1900), des thèmes aux œuvres, aux auteurs, aux pensées en passant par les courants, les sensibilités, les écoles, cette introduction à la littérature française du XIX^e siècle se veut également une initiation à des



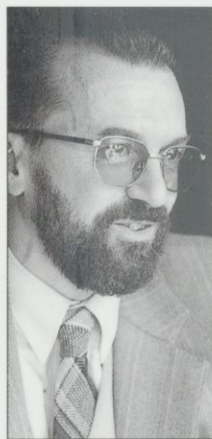
A. MICHEL



C. BECKER



M. BURY



P. BERTHIER



D. MILLET

expressions et des formes de création auxquelles la critique contemporaine accorde à juste titre une place dominante.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00357288 2



Collection
Premier
Cycle

142 FF 22409242 / 5 / 93



9 782130 454885

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist
Programme de génération — Louis Eveillard
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

